ÉTUDES TRADITIONNELLES

53e Année — Octobre-Novembre 1952 — N° 303

LES INFLUENCES MODERNISTES DANS L'INDE (1)

Le Brahma-Samâj

On a signalé la présence, au récent *Congrès du Progrès Religieux* de Paris, de M. Rabindra Nâth Tagore, de Calcutta. Certains admirateurs de ce grand poète moderne du Bengale peuvent, avec quelque apparence de raison, s'étonner de le voir figurer ainsi parmi tant de représentants avérés de toutes les nuances du protestantisme plus ou moins libéral, et non seulement anglais, mais aussi et surtout allemand, ce qui ne vaut pas mieux (2). D'ordinaire, en effet, ces tendances s'harmonisent fort peu avec le caractère oriental en général et hindou en particulier ; mais on ne se souvient peut-être pas assez que M. Rabindra Nâth Tagore, dont la bonne foi n'est d'ailleurs pas en question ici, est un des fils de Dêvendra Nâth Tagore, et le petit-fils de Dwârka Nâth Tagore, l'un des successeurs du fameux Râm Mohun Roy à la tête du *Brahma-Samâj*. Nous allons voir ce qu'est, ou plutôt ce que fut cette association, qui compta parmi ses protecteurs feu le F∴ Mahârâja de Cooch-Behar, *Past Senior Grand Warden* de la Grande Loge d'Angleterre, et membre de la *Société Théosophique*.

1. Nous reproduisons sous ce titre général trois études publiées dans la *France Antimaçonnique* du 31 juillet et du 11 décembre 1913.

2. On a peut-être oublié de noter, comme un des symptômes de cette influence germanique ou tout au moins germanisante, la convocation à ce Congrès de M. Edouard Schuré, représentant du groupe Steiner en France, à l'exclusion des Théosophistes fidèles à la direction *anglaise* de la S∴ Annie Besant.

Pour éviter tout reproche de partialité à l'égard du *Brahma-Samâj* et de l'esprit qui animait ses fondateurs et ses propagateurs, nous citerons, en soulignant certains passages, ce qu'écrivait, il y a quelques années, M. L. de Milloué, conservateur du Musée Guimet (1). Cet auteur n'est assurément pas suspect : il est nettement favorable aux essais d'implantation dans l'Inde de l'influence européenne d'inspiration protestante. Ajoutons que ses conceptions théologiques et métaphysiques ne s'étendent guère au delà de celles de son coreligionnaire M. Salomon Reinach et des autres *illustrations* de cette prétendue « science des religions », science toute moderne... et moderniste, du pasteur Réville et de l'ex-abbé Loisy aux FF.·. Goblet d'Alviella (2), Jeanvrot dit Malvert (3), et autres.

Voici donc ce que dit M. de Milloué (4) sur l'origine du *Brahma-Samâj* (ou, en bengali, *Bramo-Somaj*) :

« C'est à notre époque qu'il appartenait de s'élever plus haut (?) et d'étendre les réformes, jusque-là purement d'ordre religieux et philosophique, à la condition morale, intellectuelle et physique de la population (5). Il est certain que le contact des Européens, l'expérience de leurs institutions, l'infiltration, si superficielle qu'elle ait pu être (6), de leurs

1. Dans un ouvrage sur *Le Brâhmanisme*, édité en 1905.

2. Le F.·. Goblet d'Alviella, Souverain Grand Commandeur du Suprême Conseil de Belgique, était aussi présent au *Congrès du Progrès Religieux*. D'après le compte-rendu que donne la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes* (n° du 20 août 1913, p. 2822), il " conclut à l'impossibilité d'une religion universelle ", tout en " croyant qu'on pourrait arriver à une entente et que le *devoir envers l'humanité* en serait la base ".

3. C'est sous ce pseudonyme de Malvert que le défunt F.·. Jeanvrot, qui fut membre du Conseil de l'Ordre du Grand-Orient de France, publia un ouvrage de vulgarisation intitulé *Science et Religion*.

4. PP. 227-234 de l'ouvrage cité.

5. Les *réformes* dont il s'agit ne sont peut-être pas aussi bienfaisantes que voudraient le faire croire, dans l'Inde comme en France, les défenseurs de l'*Instruction*... protestante et obligatoire. Nous ferons d'ailleurs remarquer que les Bouddhistes avaient tenté depuis longtemps, à leurs risques et périls, certaines *réformes* d'ordre social, allant même, en rejetant la distinction des castes établies par la *Loi de Manou*, jusqu'à la négation de toute hiérarchie régulière. — Signalons, à ce propos, un exemple de l'ignorance des Théosophistes en tout ce qui concerne l'Inde : dans un article intitulé *Kshattriya*, publié par *Le Théosophe* (n° du 16 août 1913), un certain M. Léon Moreau affirme que les " castes ont été instituées par le Seigneur Bouddha " !

6. Notons cet aveu en passant.

idées dans les hautes classes en rapports fréquents (1) avec eux, l'ambition de s'élever à leur niveau (2), surtout la fondation d'écoles, de collèges et d'universités où de jeunes Hindous reçurent l'instruction de maîtres européens (3), ont été pour beaucoup dans l'extension de *ce mouvement de réforme, que le gouvernement de l'Inde* (4) *a du reste encouragé de tout son pouvoir.*

« L'honneur (?) du premier pas dans cette voie revient à l'illustre Râm Mohun Roy (5) (1774-1833). Né à Râdhânagar, dans le district de Murshidâbâd, d'une grande famille de Brâhmanes, il fut élevé dans le *Vishnouïsme* orthodoxe le plus fervent (6), ce qui ne l'empêcha pas de se révolter, dès son jeune âge, contre les superstitions et les pratiques cultuelles de ses coreligionnaires. A seize ans, il publiait un opuscule contre l'idolâtrie qui souleva un grand scandale parmi ses proches et l'obligea à quitter pour un temps la maison paternelle, temps d'exil qu'il mit à profit pour aller étudier la littérature persane et arabe à Pâtna, le Brâhmanisme savant à Bénarès, et le Bouddhisme au Thibet. On dit même qu'il apprit le grec, le latin et l'hébreu afin de pouvoir lire tous les livres sacrés des autres religions dans leur langue originale (7).

« La mort de son père, survenue en 1803, l'affranchit des ménagements qu'il avait dû garder jusqu'alors, et il devint

1. Mais pas toujours agréables, tant s'en faut !

2. Plus d'un Hindou ne pense-t-il pas que ce serait plutôt " s'abaisser " ?

3. Tel le *Central Hindu College* de Bénarès, fondé par la S∴ Annie Besant, et qui eut pour *Principal*, jusqu'à ces derniers temps, le F∴ George Arundale.

4. Il s'agit, bien entendu, du gouvernement *britannique*.

5. En sanscrit *Râma Mahâ Râja*, " le grand roi Râma ".

6. Il est à remarquer que c'est parmi les *Vishnouïstes* que les Anglais trouvent le plus souvent, pour les besoins de leur domination, certaines complicités parfois inconscientes. Avant de prêter son appui à des mouvements tels que celui dont nous parlons et d'autres que nous avons déjà désignés, le Mahârâja de Cooch-Behar, quoique bien jeune encore à cette époque, aurait dû réfléchir à la signification éminemment *shivaïste* du *sabre* et du *brin d'herbe* qui figurent dans les armoiries de sa famille et sur l'étendard de ses Etats.

7. Peut-être même était-il arrivé à connaître mieux ces *autres religions* que la sienne propre, et nous croyons sans peine ses admirateurs lorsqu'ils nous disent qu' " il avait bien compris l'Occident " ; mais que vaut au juste cet éloge pour un Oriental ?

de plus en plus hardi dans ses controverses, *tout en évitant soigneusement toute démarche susceptible de lui faire perdre sa caste, ce qui non seulement l'eût privé de la grande fortune qui devait être l'une de ses armes les plus puissantes, mais encore lui eût enlevé toute considération et autorité auprès de ses compatriotes* (1). Il eut cependant le courage (2) d'accepter des fonctions du gouvernement (3), et remplit pendant plusieurs années la charge de Dêvân ou conseiller des juges et des collecteurs d'impôts des trois districts de Rangpour, Bhâgalpour et Râmgard, fonction dans laquelle il sut rendre de signalés services à son pays (4). A ce moment, il fit paraître un nouveau livre sur *L'Idolâtrie de toutes les religions* (5).

« Pénétré du désir de *ramener ses coreligionnaires à la doctrine pure des Védas* (6), il avait fondé à Calcutta, en 1816, l'*Atmîya-Sabhâ* ou « *Société Spirituelle* » (7), pour la *discussion des questions de philosophie et de religion* (8). *L'admission d'Européens à ces réunions*, et la publication, en 1820, de son livre des « *Préceptes de Jésus* », firent *accuser Râm Mohun Roy de s'être converti au Christianisme*, accusation toute gra-

1. Admirons au moins l'habileté toute diplomatique de cette conduite ; il n'est pas surprenant qu'elle ait attiré l'attention de l'empereur de Delhi, qui jugea par la suite Râm Mohun Roy parfaitement apte à défendre ses droits devant le Parlement britannique, sans suspecter qu'un tel ambassadeur, tout en ménageant *avant tout* les susceptibilités orientales, pouvait fort bien servir *surtout* les intérêts occidentaux.

2. Un autre mot, un peu plus... discret, n'eût-il pas été mieux approprié, si l'on considère que Râm Mohun Roy tenait à sa *grande fortune*, comme à *l'une de ses armes les plus puissantes* ? Ce n'est pas nous qui l'avons fait dire à M. de Milloué, pour qui la politique est peut-être, comme pour certaines autres *autorités scientifiques* (?) que nous pourrions nommer, moins obscure que la théogonie et la cosmogonie..., ou même qu'un simple texte écrit en turc ancien.

3. Duquel ? celui de Delhi ou celui de Londres ?

4. S'agit-il de sa *patrie*, ou de l'*Empire* dont il était le *sujet*, ou tout au moins le *protégé* ?

5. Les Protestants ne traitent-ils pas aussi les Catholiques d'*idolâtres* ?

6. Comme le Protestantisme prétend « ramener le Christianisme à la doctrine pure de la Bible et de l'Evangile ».

7. A cette occasion, il adressa un appel « *à tous les croyants du seul vrai Dieu* ».

8. Il admettait donc le principe protestant du *libre examen*, oubliant qu'il est, en Orient comme en Occident, des questions qui s'*étudient*, mais ne se *discutent* pas.

tuite, car il resta toujours foncièrement Hindou (1) et n'eut d'autre objectif qu'une *tentative de réconciliation entre les religions* (2).

« Les *relations amicales* qu'il avait liées, en 1828, avec le *missionnaire anglican* W. Adam, *lui suggérèrent l'idée d'organiser, sur le plan des services protestants* (3), *des assemblées hebdomadaires consacrées à la lecture de textes védiques, accompagnée de sermons et de chants d'hymnes* (4), et auxquelles les femmes étaient admises ; ce qui l'amena, en 1830, à fonder sous le nom de *Brahma-Sabhâ* ou *Brahmîya-Samâj* la première *Eglise hindoue réformée* (5), dans un édifice construit et entretenu à ses frais, « *où Hindous, Chrétiens et Musulmans pussent venir prier ensemble* » (6). C'est sur ces entrefaites que l'empereur de Delhi lui conféra le titre de *Râja* ou prince (7), et l'envoya comme ambassadeur en Angleterre pour défendre ses droits devant le Parlement (8),

1. Jusqu'à quel point ? ne faudrait-il pas plutôt admettre que, dans sa personnalité subtile et complexe, le Chrétien (protestant) et l'Hindou formaient deux parts assez distinctes, mais dont l'une ne pouvait guère se développer qu'au détriment de l'autre ?

2. Exactement comme les promoteurs du *Parlement des Religions* de Chicago et des *Congrès du Progrès Religieux*.

3. Voilà l'*inspiration* du mouvement assez clairement définie.

4. Comme la "lecture de textes bibliques" à laquelle sont pareillement consacrés, en général, les *services protestants* dont il vient d'être question.

5. Ici, le parallélisme *voulu* avec l'*Eglise chrétienne réformée* prend vraiment un caractère un peu forcé, car l'*Hindouïsme orthodoxe*, qu'il soit d'ailleurs *vishnouïste* ou *shivaïste*, ne constitua jamais une *Eglise*, au sens où ce mot est toujours pris en Occident.

6. Pourquoi pas aussi les Parsis et les Juifs ? — Mais les Hindous, pour leur part, ne tardèrent pas à se rendre compte *qu'un sermon sur une morale* plus ou moins *évangélique*, mais surtout et toujours *puritaine*, ne pouvait, même assaisonné d'une *lecture védique*, constituer pour eux qu'un aliment intellectuel de la plus déplorable médiocrité.

7. Ce titre eut certes été plus convenable pour un *Kshatriya* de valeur que pour un *Brâhmane* comme Râm Mohun Roy, qui tenait pourtant d'autre part, sinon précisément à sa caste, du moins aux avantages fort appréciables qu'elle pouvait lui procurer. Cette faiblesse bien humaine se rencontre d'ailleurs souvent, même en Europe, chez ceux qui réclament avec le plus d'insistance l'abolition de tous les *privilèges* dont la raison d'être plus ou moins profonde échappe à leur entendement ; on pourrait sans peine en trouver des exemples parmi les plus fameux *politiciens* de tous les temps et de tous les pays, même lorsqu'ils se sont dissimulés sous un masque *pseudo-religieux* ou *pseudo-scientifique*.

8. Cela donnait en même temps à Râm Mohun Roy une *occasion* de se rendre dans ce pays, comme il le désirait, sans se compromettre aux yeux de ses compatriotes, puisqu'il ne franchissait ainsi la mer que sur l'ordre du Souverain *reconnu* (l'*Empereur des Indes*, au moins nominalement), protecteur et interprète de *Dharma* (la Loi).

voyage au cours duquel Râm Mohun Roy mourut à Bristol, en 1833 (1).

« Mais son œuvre ne périt pas avec lui. Après avoir végété quelque temps sous les deux successeurs de Râm Mohun Roy, Dwârka Nâth Tagore et Râmachandra Vidyâbâgish, le *Brahma-Samâj* prit un nouvel essor après la fusion avec lui de la *Tattwa-Bodhini-Sabhâ* ou « *Société pour l'Enseignement de la Vérité* » (2), que Dêvendra Nâth Tagore, fils du précédent, avait fondée avec quelques jeunes Hindous. Il prit alors le nom d'*Adhi-Brahma-Samâj* (3), et enfin, en 1844, celui de *Brahma-Samâj de Calcutta*, pour le distinguer de quelques autres *Brahma-Samâjs* institués dans d'autres localités. Le programme de cette religion peut se résumer en « *adoration d'un Dieu unique par un culte d'amour et de bonnes œuvres* » (4). Elle progressa si rapidement qu'en 1847, elle comptait 777 *Eglises* (5) dans les différentes parties de l'Inde. Cependant, des divergences de vues s'étant produites entre les membres de cette *Eglise* (6), Dêvendra Nâth Ta-

1. Comme on l'a vu ailleurs, le F∴ Mahârâja de Cooch-Behar mourut, lui aussi, en Angleterre, lorsqu'il y vint pour assister au Couronnement de Georges V. On dirait vraiment qu'il y a une sorte de puissance maléfique inhérente à l'accomplissement de certains actes de *loyalisme* envers l'*Empire* qui a son centre à Londres, et " sur lequel le soleil toujours luit ", et envers son *Gracieux* Souverain, celui que les vrais Hindous appellent avec mépris le *Mléchha-Râja*, le " roi barbare ".

2. *Tattwa* est proprement la Vérité envisagée sous le point de vue de l' " Essence " (*Tat*), tandis que *Satya* est la même Vérité envisagée sous le point de vue de l' " Existence " (*Sat*).

3. *Adhi* signifie *Suprême*.

4. Ce programme ne comprend donc rien de plus que les deux formes *préparatoires* de *Yoga* qui sont désignées par les noms de *Bhakti-Yoga* et *Karma-Yoga* ; peu d'Hindous sauraient s'en contenter, et il aurait fallu y joindre du moins une partie *intellectuelle* (*Jnâna-Yoga*), également *préparatoire* au *Râja-Yoga*.

5. Il eut été plus intéressant d'être renseigné sur le nombre des *fidèles* que sur celui des *Eglises*.

6. Il faut dire aussi que, dès cette époque, les *Piétistes* (ce nom, qu'on donna aux Hindous *protestantisés* et à *leurs inspirateurs* européens, avait été attribué autrefois, en Allemagne surtout, à un mouvement protestant auquel se rattacha, entre autres, le trop célèbre philosophe Emmanuel Kant), les *Piétistes*, disons-nous, étaient à peu près aussi mal vus dans l'Inde que le sont aujourd'hui les *Théosophistes* ; et ce n'est pas peu dire, car l'impopularité d'Annie Besant égale presque celle dont le F∴ Rudyard Kipling jouit dans Lahore, sa ville natale, impopularité telle que le " grand homme " *anglo-indien* a jugé prudent de se réfugier en *Belait...*, pardon, en Angleterre, sous la protection directe de S. M. l'*Empereur et Roi* et de sa police métropolitaine. Du reste, M. Rabindra Nâth Tagore doit moins que personne ignorer cette

gore s'en sépara en 1850 (1), et se mit à la tête d'une nouvelle communauté qui se dénomma *Brahma-Dharma* ou « *Religion de Brahma* » (2). Elle proclamait que son but était, non de détruire, mais de purifier l'ancienne religion et les mœurs, de corriger les vices et les abus de la société, tout en tenant compte du caractère et du tempérament du peuple (3).

« Sur ces entrefaites, le *Brahma-Samâj* reçut une impulsion nouvelle par l'accession dans ses rangs d'un jeune homme enthousiaste et plein d'idées généreuses, Kehab Chander Sen (1838-1884), qui, pendant quelques années, joua un si grand rôle dans la société indienne par l'énergie et le dévouement avec lesquels il poursuivi les deux réformes dont il s'était fait le champion : l'interdiction des mariages d'enfants et le droit pour les veuves de se remarier (4). Toutefois, son caractère entier et autoritaire à outrance lui créa bientôt de telles difficultés avec les autres chefs de la communauté qu'il s'en sépara en 1866, pour fonder une nouvelle *Eglise* dite de la « *Nouvelle Dispensation* » (5). L'histoire de cette *Eglise* tient tout entière dans celle de Chander Sen lui-même ; elle ne prospéra guère et ne survécut qu'avec

histoire *véridique* de l'auteur de *Kim*, bien connue dans les milieux littéraires hindous où lui-même occupe une place des plus distinguées, avec une réputation incomparablement plus *honorable* que celle du F.·. Rudyard Kipling.

1. Il s'aperçut sans doute alors des tendances qui faisaient agir les *Piétistes*, et il se refusa à être *consciemment* leur auxiliaire, ce qui est tout à son honneur.

2. Plus exactement " *Loi de Brahma* ".

3. Pour être tout à fait juste envers Dêvendra Nâth Tagore, il convient d'ajouter ici que, par la suite, il devint un véritable *Sannyâsi*, et passa douze années dans une retraite de l'Himâlaya ; verrons-nous quelque jour son fils suivre cet exemple ? N'en désespérons pas, après avoir vu (ceci n'est pas pour établir une comparaison) le Swâmî Vivêkânanda lui-même, le disciple infidèle de l'illustre Râmâkrishna, dont nous aurons l'occasion de reparler, finir malgré tout sa vie en véritable Hindou.

4. Ceux qui, dans l'Inde, réclament ces réformes et d'autres semblables, en attendant peut-être d'obtenir, par l'action de la *Co-Masonry* (*Maçonnerie Mixte*), l'introduction du divorce et du suffrage des femmes, ne peuvent certainement pas se ranger parmi ceux qui, quoique *réformistes* dans une certaine mesure, veulent, comme Dêvendra Nâth Tagore, " tenir compte du caractère et du tempérament du peuple ".

5. On voit à quel point ce mouvement était, comme le Protestantisme dont il suivait l'esprit, sujet à toutes les dissensions qui sont une conséquence fatale de l'admission du *libre examen*.

peine à la mort de son fondateur, qui, de son vivant, s'était aliéné les amitiés les plus fidèles par son autoritarisme, *ses tendances vers le Christianisme protestant*, et par la contradiction où il se mit avec ses propres doctrines en mariant sa fille, âgée seulement de quatorze ans, au Mahârâja de Cooch-Behar, qui n'avait lui-même que seize ans (1).

« Actuellement, le mouvement de *réforme* provoqué par le *Brahma-Samâj* est toujours *fortement entraîné vers le Christianisme* (2), et *ouvertement encouragé par le gouvernement et les sociétés de missions anglo-indiennes* ».

Par cet exemple, nous voyons clairement, une fois de plus, comment l'infiltration protestante agit partout, sous des formes multiples et parfois difficiles à saisir ; mais l'Inde est certainement, en raison de la mentalité et des conditions d'existence mêmes de son peuple, un des terrains les moins favorables à cette action. C'est pourquoi les récents procès de Madras ne nous ont aucunement surpris ; il y avait bien à redouter la partialité possible du juge *anglais* en faveur de la T∴ Ill∴ S∴ Annie Besant et du Rév. C. W. Leadbeater, mais il n'en est pas moins certain que l'affaire « Alcyone » devait nécessairement tourner à leur confusion (3).

Une autre conclusion à tirer de ce qu'on vient de lire, c'est

1. Lui aussi se résignait donc, le cas échéant, à adopter l'attitude *politique* qui consiste à sacrifier ses principes à certains avantages sociaux. Toutefois, il est permis de sourire en voyant assimiler à des *enfants* dans l'Inde, des jeunes gens de seize et quatorze ans. — Comme le Mahârâja de Cooch-Behar était âgé de 49 ans lorsqu'il mourut à Bexhill-on-Sea, en 1911, ceci nous reporte à 1878.

2. Sous-entendu *protestant*. — On sait, d'ailleurs, combien les Protestants de toute espèce aiment à se dire *Chrétiens* sans épithète, pour pouvoir plus aisément s'insinuer dans tous les milieux.

3. Dès le commencement de 1912, le docteur M. C. Nanjunda Rao, professeur à l'Ecole de Médecine de Madras, écrivait ceci dans l'*Arya-Bala-Samâj Magazine* de Mysore : « Les agissements actuels des *Théosophistes* constituent une sévère condamnation des *méthodes* adoptées pour glorifier ce jeune Krishnamurti (Alcyone) comme un second Christ qui vient sauver l'humanité affligée ». — *L'Arya-Bala-Samâj* (*Société de la Force Aryenne*) ne doit pas être confondue avec l'*Arya-Samâj* (*Société Aryenne*) dont nous parlons plus loin, non plus qu'avec l'*Arya-Bala-Bodhini* (*Education de la Force Aryenne*). Cette dernière organisation ne fut qu'une des nombreuses créations de la *Société Théosophique* (voir *Le Lotus Bleu*, n° du 27 avril 1895, pp. 95-96). C'était une « Association de jeunes gens hindous », un peu trop analogue, par

que certaines personnalités, si remarquables qu'elles puissent être à divers égards, n'ont pourtant aucun titre à être qualifiées de « chefs des religions orientales » (1), ou même désignées comme leurs représentants *autorisés*, et que leur participation à un Congrès quelconque, n'engageant qu'elles-mêmes, n'a en somme qu'une importance fort relative (2).

(*A suivre*)

RENÉ GUÉNON

certains côtés, aux *Y. M. C. A.* (*Young Men Christian Associations*, " Associations chrétiennes de jeunes gens ") que les Protestants établissent en tous pays, et où tous sont admis sans distinction confessionnelle, ce qui fournit naturellement, aux promoteurs plus ou moins avoués de l'institution, d'excellentes occasions de se livrer à la propagande *évangélique* et *biblique*.

1. *Revue Internationale des Sociétés Secrètes*, nº du 20 août 1913, p. 2807, note 1. — D'autre part, il ne faut pas confondre les religions orientales *authentiques* avec certaines pseudo-religions affectant un caractère *orientaliste*, telles que le *Bouddhisme éclectique* de M. Léon de Rosny, président de l'*Alliance Scientifique Universelle*, ou que le *Bouddhisme Esotérique* (?) des fondateurs de la *Société Théosophique*. Il est assez curieux de noter que c'est toujours du Bouddhisme que se recommandent de préférence les *orientalistes*, tant *officiels* qu'*officieux*, sans doute parce que cette doctrine, qu'ils prennent, d'ailleurs sans la connaître parfaitement, pour l'expression la plus haute de l'esprit oriental, n'en est en réalité qu'une *déviation*, déjà semblable en cela, malgré la différence des temps et des lieux, à ce que devait être, bien des siècles plus tard, dans le monde catholique de l'Occident, la *religion réformée*.

2. Rappelons qu'au *Parlement des Religions*, tenu à Chicago en 1893, et prototype de tous les autres Congrès du même genre, on vit figurer le Mongol *hindouïsé* (?) Gyanendra Nâth Chakravarti, fondateur du *Yoga-Samâj* d'Allahâbâd, et l'un des " instructeurs " de la S∴ Annie Besant (voir *La France Antimaçonnique*, 25ᵉ année, nº 44, p. 481) ; le Swâmî Vivêkânanda, qui dénatura le *Védânta* pour l'*américaniser*, mais que les *Théosophistes* considéraient comme " un de leurs Frères de la race aînée " et " un prince parmi les hommes " (*Le Lotus Bleu*, nº du 27 janvier 1895, pp. 540-541) ; enfin l'*Angarika* H. Dharmapâla, " missionnaire laïque " du *Mahâ-Bodhi-Samâj* (*Société de la Grande Sagesse*) de Colombo (Ceylan), présidé par le *Grand-Prêtre de l'Eglise Bouddhique du Sud* (?), H. Sumangala, " sous les auspices de S. S. Lozang Thub Dan Gya-Tcho, *Grand Lama du Thibet* " (?), mais aussi, plus directement, du Colonel Olcott, le rédacteur du *Catéchisme Bouddhique*, qui se vanta d'avoir opéré la réconciliation des Bouddhistes du Sud avec ceux du Nord (*Le Lotus Bleu*, nº du 27 septembre 1894, pp. 347-350). — Au *Congrès du Progrès Religieux* de Paris assistait également un Bouddhiste, M. D. B. Jayatilaka, que les comptes rendus qualifient simplement de " professeur " ; est-ce un " nouveau missionnaire laïque " de semblable provenance ?

«...LIBRE ET DE BONNES MŒURS»

VERS la fin de notre précédent article, nous citions cette phrase d'Oswald Wirth : « Pour comprendre ce que signifie le rituel maçonnique, il faut faire preuve de qualités intellectuelles particulières, qu'on ne saurait exiger de quatre millions de citoyens nés libres et de bonnes mœurs ».

Les derniers mots constituent un rappel d'une formule rituelle demeurée en usage, croyons-nous, dans la plupart des obédiences maçonniques, soit exactement sous cette forme, soit avec une légère variante. Cette formule est prononcée dans la phase préliminaire de l'initiation au grade d'apprenti, avant que le candidat soit introduit en Loge pour la première fois. Au moment où le Vénérable demande comment il se fait que le profane ose demander l'entrée de la Loge, l'officier chargé de préparer et de conduire le postulant jusqu'à l'entrée du Temple répond : « Parce qu'il est né libre et qu'il est de bonnes mœurs » ou parfois « Parce qu'il est libre et de bonnes mœurs ».

La première formule est assurément la plus ancienne puisqu'elle évoque le temps où des hommes naissaient libres et où d'autres hommes naissaient dans une condition servile dont ils ne pouvaient généralement pas sortir. Dans les conditions présentes du monde occidental, la première formule n'a plus guère de sens et c'est évidemment la seconde qui s'applique à la situation actuelle, encore convient-il d'en préciser la portée en replaçant cette formule dans la perspective de la réalisation initiatique, car le vague de ses termes a donné lieu dans les temps modernes à bien des interprétations erronées.

Oswald Wirth semble croire que c'est vraiment bien peu demander aux postulants que d'exiger qu'ils soient nés libres, ce qui est théoriquement le cas de tous les Occiden-

taux modernes, et qu'ils soient de bonnes mœurs. Nous convenons, en effet, que ces conditions, bien que nécessaires, sont fort loin d'être suffisantes, mais nous pensons aussi qu'elles ne sont pas remplies aussi fréquemment qu'on le croit. Quand on examine la littérature maçonnique moderne, notamment en France, on constate que l'homme de bonnes mœurs n'est même pas, aux yeux des Maçons français, ce qu'on appelait au XVIIe siècle l'honnête homme, mais plus simplement ce qu'on désigne comme le bon citoyen. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner la distinction qu'il y aurait lieu de faire entre le « bon citoyen » dans une société traditionnelle et le « bon citoyen » dans une société anti-traditionnelle comme la civilisation occidentale moderne, mais on voit tout de suite que la même désignation peut, dans l'un et l'autre cas, recouvrir des réalités totalement opposées. Mais, même dans le cadre d'une civilisation traditionnelle, « bon citoyen » et « homme de bonnes mœurs » ne sont pas des expressions équivalentes, la première ne se rapportant qu'au comportement extérieur de l'individu, à ses rapports avec la société, tandis que la seconde englobe toute son attitude morale.

Nous revenons ici à ce que nous disions précédemment à propos de l'article 1er du Livre des Constitutions de 1723, à savoir, que le critère de la moralité, et par suite des bonnes mœurs, ne peut être que la législation religieuse, traduction de la « Volonté révélée » du Grand Architecte de l'Univers, et par suite l'homme « de bonnes mœurs » ne peut être que celui qui observe les règles, les commandements et les interdictions d'une législation traditionnelle, c'est-à-dire en un mot, celui qui est un bon exotériste, condition partout exigée pour le passage à l'ésotérisme, car il serait inconcevable que celui qui aspire au degré le plus élevé ne commence pas par remplir les obligations communes à tous les hommes constituant une société régulière.

Nous avons commencé par examiner la seconde partie de la formule parce qu'il suffisait de quelques mots pour en

préciser la signification. Nous devons maintenant revenir à la première partie, mais nous savons déjà que le postulant à l'initiation maçonnique ne doit pas être l' « homme libre » ou « libéré » de toute croyance et pratique religieuse, ce que les Maçons français entendent généralement quand ils parlent de l'homme affranchi des « préjugés ». La première version de la formule, « né libre » indique assez d'ailleurs qu'il ne peut s'agir de rien de tel, car on ne naît évidemment pas avec des préjugés ! D'autre part, la formule étant prononcée à un moment où le rite d'initiation n'est pas encore accompli, on ne peut envisager de donner au mot « libre » une portée spirituelle et métaphysique. Il s'agit évidemment ici de quelque chose de tout extérieur et, en somme, de social. Nous avons déjà dit qu'on ne pouvait retenir actuellement la première version qui n'a de sens que dans une société possédant quelque chose de comparable à l'institution des castes. Pour comprendre ce qu'on peut entendre par un homme libre au point de vue qui nous intéresse, nous pouvons faire appel à un document publié au XVII[e] siècle par Jean Joachim d'Estingrel (*Traités du Cosmopolite nouvellement découverts*, Paris, 1691) et réimprimé par le baron de Tschoudy à la fin de son livre l'*Etoile Flamboyante ou la Société des Francs-Maçons considérée sous tous les aspects*, ouvrage qui a connu de multiples éditions à la fin du XVIII[e] siècle. Le document dont il s'agit et qui semble émaner d'une organisation hermétique s'intitule *Statuts des philosophes inconnus*. Ses premiers articles exposent les conditions d'admission dans la « Compagnie » dont il est dit qu'elle « ne doit pas être bornée par une contrée, une nation, un royaume, une province, en un mot, par un lieu particulier ; mais elle doit se répandre par toute la terre habitable qu'une religion sainte éclaire ». Il est précisé que des gens de toutes religions et de toutes conditions peuvent y être admis, mais cette dernière clause est soumise à plusieurs restrictions : « Quoiqu'il soit indifférent de quelles conditions soient les associés, il est à souhaiter pourtant qu'on n'en

prenne point ou peu parmi les religieux ou gens engagés dans des vœux monastiques, principalement de ces Ordres qu'on appelle mendiants, si ce n'est dans une extrême disette d'autres sujets propres à notre institut. Que la même loi soit pour les esclaves et toutes personnes qui sont comme consacrées aux services et aux volontés des grands ; car la philosophie [hermétique] demande des personnes libres, maîtres (*sic*) d'elles-mêmes, qui puissent travailler quand il leur plaira, et qui, sans aucun empêchement, puissent employer leur temps et leurs biens pour enrichir la philosophie de leurs nouvelles découvertes... Or, entre les personnes libres les moins propres à cette sorte de vacation, ce sont les rois, les princes et autres souverains » (1).

On voit assez bien par ce qui précède que l'initié doit pouvoir disposer de sa personne, ce qui va de soi, et d'une certaine liberté de mouvements, disposer de « loisirs » aussi larges que possible (à condition que ces loisirs ne soient pas « organisés » par la collectivité) et de la possibilité de régler son existence de manière que le travail initiatique y trouve chaque jour sa place. C'est dire que la réalisation initiatique n'est pas normalement compatible avec n'importe quel régime social et que l'« enrégimentement » ou l'« encasernement » des individus à titre permanent sont des marques contre-initiatiques incontestables. D'ailleurs, là où ces tendances sévissent, les organisations initiatiques sont invariablement persécutées, à moins que, par une manœuvre plus habile, on tente quelque jour de les « domestiquer ».

Il ne faudrait pas ici céder à la tentation de conclure que l'initié doit, pour la conservation de la liberté sociale, là où elle existe encore, se lancer dans l'action politique, et cela pour plusieurs raisons. Tout d'abord, l'éventualité d'une perte de cette liberté, si probable qu'elle puisse rai-

1. On comprendra que certaines exclusions mentionnées dans ce texte ne s'expliquent qu'en fonction des conditions d'une époque déjà "profane" et ne se justifieraient évidemment pas dans le cadre d'une civilisation traditionnelle.

sonnablement paraître dans un cas déterminé, n'est tout de même rien de plus qu'une conjecture humaine sujette à l'erreur, et, dans la perspective initiatique, il n'est pas licite de sacrifier dès maintenant, en vue de tenter de prévenir un mal futur et simplement probable, le temps et les forces qu'on peut aujourd'hui consacrer au travail de réalisation et à la recherche de la Connaissance. L'initié est « fils de l'instant » ; il ne s'absorbe ni dans le regret ni dans la délectation du passé, ni dans les représentations de l'avenir, car il est dit : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », et non pas celui de la semaine ou du mois. D'autre part, l'action — ou la participation à l'action — pour être efficace et ne pas constituer une simple perte de temps et de forces, suppose la connaissance cosmologique que l'initié virtuel ou partiellement effectif auquel nous pensons ne possède ni par lui-même ni par participation, s'il agit autrement que par délégation d'une organisation initiatique détenant le dépôt des sciences traditionnelles. D'ailleurs, il reste toujours, dans ce même cas, la possibilité d'être entraîné à sacrifier à l'action la recherche de la Connaissance et même à perdre de vue que cette dernière demeure en toutes circonstances, le seul but valable. On doit bien dire aussi que si l'immense majorité des Occidentaux modernes, même initiés virtuels, n'étaient pas affectés par un matérialisme de fait, ils comprendraient que, même dans les domaines les plus extérieurs, la présence dans un milieu donné de supports vivants et « actualisés » de l'influence spirituelle demeure la barrière la plus efficace vis-à-vis des efforts de subversion, alors que l'action extérieure d'une minorité d'initiés a toute chance d'être négligeable, perdue qu'elle sera dans le tourbillon des activités profanes. Enfin, pour ceux qui seraient effrayés par les perspectives de développement du monde moderne, nous devons ajouter que, là où sont réunies les pires conditions sociales rendant impossibles les voies normales de réalisation spirituelle, reste toujours ouverte la porte de la réalisation par le martyre.

Là où le régime social laisse encore aux individus la libre disposition de leur personne et le choix des moyens de subsistance, ceux qui éprouvent une aspiration spirituelle doivent tendre à réduire dans toute la mesure possible la part de la « vie ordinaire », surtout quand les circonstances leur imposent des occupations professionnelles qui ne sont pas susceptibles d'être sacralisées, ce qui est trop souvent le cas aujourd'hui (1). Nous savons bien que, dans les pays où existe une certaine liberté individuelle, les conditions économiques, en dépit d'apparences fallacieuses, tendent à réduire de plus en plus la part de vie personnelle de chacun (2). Il n'est pas question d'inciter qui que ce soit à faire bon marché des nécessités matérielles les plus pressantes pour soi-même et pour les êtres dont éventuellement on a la charge, mais beaucoup d'Occidentaux modernes s'imaginent avoir plus de besoins impérieux que l'homme normal n'en a réellement et beaucoup d'entre eux usent leur temps et leurs forces pour la conquête de biens matériels qu'ils croient nécessaires, parce que tout le monde en juge ainsi autour d'eux, et qui ne sont, en réalité, que super-

1. *Le travail professionnel doit en principe être sacralisé et intégré dans* la vie spirituelle dont il devrait même constituer l'un des supports. Mais, en fait, dans le monde moderne, toutes les activités ne sont pas susceptibles de jouer ce rôle, mais seulement celles qui répondent aux besoins normaux de l'être humain. Pour prendre quelques exemples, nous dirons que les métiers de cultivateur, d'éleveur, de tailleur, de bûcheron pourront bien être sacralisés parce qu'ils satisfont à des nécessités vitales; de même, du moins quant au principe, sinon quant aux modalités, la profession médicale. Par contre, nous ne voyons pas du tout comment on pourrait sacraliser et intégrer dans un processus spirituel tout ce qui touche aux activités subversives du monde moderne, telles que le cinéma, la radio et, dans la plupart des cas, le théâtre, la presse, etc..., ou encore des professions touchant aux assurances qui sont l'expression collective d'un manque de soumission à la Volonté du Ciel. Il doit être bien entendu que ces énumérations n'ont aucun caractère limitatif et qu'elles sont simplement destinées à illustrer ce que nous avons en vue.

2. On a officiellement réduit depuis quelques lustres les heures de travail, mais, en fait, beaucoup de salariés se trouvent dans l'obligation d'accomplir des " heures supplémentaires " ; d'autre part, la crise du logement qui sévit dans beaucoup de pays a pour résultat le fait que l'immense majorité des gens, du moins dans les très grands centres, habitent fort loin du lieu de leur travail et se trouvent obligés de consacrer plusieurs heures par jour à des déplacements généralement peu propices à une concentration quelconque. On a même réussi, par l'institution de plus en plus généralisée des " cantines ", à dérober aux individus le recueillement et la " *communion familiale* " d'un de leurs repas.

fluités et distraction (1). Toutes les voies initiatiques n'exigent pas une retraite dans une cellule ou dans un ermitage et il est bien évident que, notamment, les initiations artisanales et chevaleresques doivent se réaliser « dans le monde », mais elles exigent toutes une vie dépouillée et détachée des contingences et, dans le monde occidental moderne plus que dans tout autre, la liberté nécessaire à la réalisation initiatique est fonction de degré de dépouillement et d'austérité (2).

Qu'on nous permette de rappeler ici, à la fin de ce bref commentaire d'une formule rituelle maçonnique, l'enseignement plus rigoureux encore d'un Maître qui, comme le Maître Hiram, fut mis à mort par les mauvais Compagnons : « Nul ne peut servir deux maîtres, car, ou bien il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et dédaignera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. C'est pourquoi je vous dis : Ne soyez donc pas inquiets, pour votre existence, de ce que vous mangerez, ni pour votre corps, de ce que vous revêtirez. Est-ce que l'existence n'est pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'amassent pas dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit. Est-ce que vous ne valez pas plus qu'eux ? Et lequel de vous peut, en se tourmentant, ajouter à sa taille une seule coudée ? Que vous inquiétez-vous alors de vêtement ? Considérez les lys des champs, comme ils croissent. Ils ne peinent ni ne filent, et je vous dis que même Salomon, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Si l'herbe des champs, qui existe aujourd'hui et qui demain sera jetée dans le four, Dieu l'habille de la sorte, combien

1. L'homme doit assurément à sa famille le toit, la nourriture, l'habillement et, en général tout ce qui est nécessaire à la subsistance et à la protection contre les intempéries. Il lui doit aussi l'instruction traditionnelle au moins sous sa forme religieuse, mais il ne "doit" jamais le luxe. Cela ne veut pas dire qu'il faille rechercher la souffrance, ni même une vie triste et morose. Le bonheur et la joie peuvent assurément se trouver dans la satisfaction des besoins et des sentiments naturels de l'être humain.

2. Cf. René Guénon, *Initiation et réalisation spirituelle*, Paris, 1952. Chap. XIX : *Ascèse et ascétisme*.

plus vous-mêmes, gens de peu de foi ! Ne vous inquiétez-donc pas, disant : Qu'allons-nous manger ou qu'allons-nous boire, ou qu'allons-nous mettre ? Car c'est tout cela que les païens réclament, et votre père sait que vous avez besoin de *tout* cela. Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît ».

JEAN REYOR.

JEUNE HOMME... LÈVE-TOI [1]

Adolescens, tibi dico : surge.
(« Jeune homme, je te dis : lève-toi », Luc VII, 11-15).

NOTRE Seigneur se rendait à une ville qui s'appelait Naïm et il était accompagné d'une grande foule et aussi de ses disciples. Lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la ville, on portait justement en terre un jeune homme, fils unique d'une veuve. Notre Seigneur s'approcha et toucha la civière sur laquelle gisait le défunt, en disant : « Jeune homme, je te dis : lève-toi ! » Le jeune homme se leva et se mit aussitôt à parler puisqu'il avait été ressussité par le Verbe éternel.

Je dis donc : « Il se rendait à la ville ». La ville, c'est l'âme qui est bien munie, fortifiée et protégée contre les tentations, qui a chassé toute multiplicité et est elle-même une, qui a été bien fortifiée dans le salut de Jésus-Christ et qui est entourée de toutes parts par la lumière divine. C'est pourquoi le prophète dit : « Dieu est une muraille autour de Sion ». La sagesse éternelle dit : « Et semblablement je me reposerai dans la cité consacrée et sanctifiée » (cf. *Isaïe* XXVI, 1 et *Ecclésiastique* XXIV, 15). Or, rien ne repose ni ne réunit comme ce qui est de même nature ; car ce qui est semblable se trouve à l'intérieur, tout près, à côté. L'âme est consacrée à condition que Dieu seul y habite et qu'aucune créature n'y trouve son repos. C'est pourquoi il est dit : « Et semblablement je me reposerai dans la cité consacrée et sanctifiée ».

Toute sainteté procède du Saint-Esprit. La nature ne fait pas de sauts : elle commence toujours son opération en partant du lieu le plus bas et continue à agir de la même

1. Même référence que les textes précédents (nos de juillet-août et de septembre 1952), sermon 18, pp. 296 à 307.

façon jusqu'au point le plus haut. Les maîtres assurent que l'air ne se transformerait jamais en feu s'il ne commençait pas par prendre le caractère ténu et igné. Le Saint-Esprit reçoit l'âme et l'épure dans la lumière et dans la grâce et l'attire vers les plus hauts sommets. C'est pourquoi il est dit : « Et semblablement je me reposerai dans la cité sanctifiée ». Dans la mesure où l'âme se repose en Dieu, dans la même mesure, c'est Dieu qui se repose en elle. Se repose-t-elle en partie en Lui, Il repose alors aussi en partie en elle ; se repose-t-elle entièrement en Lui, Il se repose alors entièrement en elle. C'est poursquoi la Sagesse éternelle dit : « Et semblablement je me reposerai ».

Les maîtres assurent que le jaune et le vert de l'arc-en-ciel se marient si intimement qu'aucun œil, aussi fin soit-il, n'est capable de discerner (leur jonction). Telle est la continuité dans l'œuvre de la nature. Pareillement, les anges sont si proches de la Première Intelligence que Moïse n'osa pas parler de ceux-ci de peur que son peuple, dans sa faiblesse, ne les adorât ; tellement ils sont semblables à la Première Intelligence. Un maître parmi les plus éminents affirme que le premier ange est si proche de l'Intelligence première, si semblable à Dieu et si plein de la puissance divine qu'il est le créateur de ce monde tout entier et de tous les anges qui lui sont subordonnés. Il est notoire que Dieu est si élevé, si pur et si simple que Son action s'exerce (seulement) sur sa plus haute créature, tandis que celle-ci opère en Son nom, de même qu'un intendant agit au nom du roi et gouverne son pays. Il est dit : « Et semblablement, je me reposerai dans la cité sanctifiée et consacrée ».

J'ai parlé récemment de cette porte par où Dieu s'épanche au dehors, et (cet épanchement) est Sa bonté. Or l'être est ce qui subsiste pour soi et il ne s'épanche pas au dehors ; au contraire, il s'écoule vers le dedans. Et l'unité est ce qui subsiste un en soi, unicité de toutes choses, ne se communiquant point au dehors. Quant à la bonté, c'est là où Dieu s'épanche et communie avec toutes les créatures. L'être,

c'est le Père ; l'Unité, c'est le Père et le Fils réunis ; la Bonté, s'est le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit s'empare donc de l'âme, cette cité sanctifiée, la recevant dans ce qu'Il a de plus pur et de plus haut, puis Il la conduit vers Sa propre origine, qui est le Fils, et le Fils enfin la conduit vers Sa propre origine, qui est le Père, le Fond, le Principe, là où le Fils a Son être, là-même où semblablement repose l'éternelle Sagesse « dans la cité consacrée et sanctifiée », dans le plus Profond du Sein.

Or, il est dit : « Notre Seigneur se rendait à la ville de Naïm ». Naïm veut dire « petit d'une colombe » et signifie la naïveté en allemand aussi la simplicité, l'unicité) : l'âme ne doit jamais se reposer dans toute sa puissance possible, à moins d'être tout entière unie en Dieu. Ce nom signifie aussi « flot » et veut dire que l'homme doit rester immobile face aux péchés et aux tentations. Les disciples se rapportent à la lumière divine qui doit s'écouler comme *un flot* dans l'âme. La grande foule, ce sont les vertus, dont j'ai parlé récemment. L'âme doit s'élever, pleine d'un désir ardent, et surpasser en beaucoup de points la dignité des anges par la grandeur de ses vertus. On passe alors sous « la porte », c'est-à-dire qu'on arrive à l'amour et à l'unité, qui est cette porte, par où l'on portait en terre ce jeune homme, le fils de la veuve. Notre Seigneur s'approcha et toucha la civière où reposait le mort. Mais, laissons de côté cet épisode et occupons-nous plutôt de cette parole : « lève-toi, jeune-homme ! ».

C'était le fils d'une veuve. L'époux était mort et c'est pour cela que le fils était mort aussi. Le fils unique de l'âme, c'est la volonté et ce sont aussi toutes les puissances de l'âme ; elles sont toutes une au plus profond de l'intellect. L'intellect, c'est l'époux de l'âme. Et alors, comme l'époux est mort, le fils l'est aussi. A ce fils mort, Notre Seigneur a dit : « Je te le dis, jeune-homme, lève-toi ! ». Le Verbe éternel qui est la Parole vivante, dans laquelle toutes choses vivent et qui fait subsister toutes choses, le Verbe a fait pénétrer par Sa parole la vie dans le mort et « il se leva et se mit à parler ».

Quand le Verbe parle dans l'âme et que l'âme répond dans la parole vivante, alors le Fils devient vivant dans l'âme.

Les maîtres disent : « Qu'est-ce qui vaut le mieux, la puissance des plantes, la puissance des paroles ou la puissance des pierres ? ». Il faut donc se demander ce que l'on va choisir. Les plantes ont une grande puissance. J'ai entendu raconter qu'un serpent combattait avec une belette. La belette s'enfuit, alla chercher une herbe, qu'elle entoura d'un autre objet, et la lança sur le serpent, qui fut brisé et resta étendu mort. Qui donna cette sagesse à la belette ? Comment connaissait-elle la puissance de cette plante ? Il y a là-dessous aussi une grande sagesse. Les paroles ne manquent pas de puissance non plus. On peut faire merveille avec des paroles. Toutes les paroles tiennent leur vertu de la Parole première. Les minéraux ont aussi une grande puissance, à cause de la similitude qu'ils ont avec les astres et la puissance céleste qui agissent en eux. Puisque les choses semblables agissent avec une telle force les unes sur les autres, l'âme doit aussi s'élever dans sa lumière naturelle jusqu'au plus haut sommet, jusqu'à la pureté suprême et atteindre par conséquent jusqu'à la lumière des anges et, entourée de cette lumière angélique, pénétrer dans la lumière divine et donc se maintenir à ce carrefour des 3 lumières, sur ce sommet où les 3 lumières se réunissent. Alors, le Verbe éternel lui donnera la Vie par sa Parole ; là, l'âme deviendra vivante et fera écho au Verbe.

Dieu veuille donc nous aider à devenir des échos dans la Parole éternelle. Amen.

ECKHART,

Trad. de l'allemand par
YVES MILLET

EXTRAITS DU COMMENTAIRE DES NOMS DIVINS PAR L'IMÂM GHAZZÂLÎ

L'INFINIMENT Bon, le Miséricordieux (*Er-Rahmân, Er-Rahîm*).

La Miséricorde divine est parfaite, en ce sens qu'elle répond à toute indigence. Elle est universelle, en ce sens qu'elle se répand sur ceux qui la méritent et ceux qui ne la méritent pas.

Des deux Noms cités, le premier (*Er-Rahmân*) n'est susceptible d'aucune application relative ; il ne se rapporte qu'à *Allâh* seul. De ce fait, il se rapproche, dans l'usage, du Nom *Allâh*. « Dis : invoquez *Allâh* ou invoquez *Er-Rahmân*, quoi que vous invoquiez, à Lui sont les plus beaux Noms » (1).

La participation du « serviteur » (*abd*, l'être contingent en tant qu'il est déterminé — *marbûb* — par le « Seigneur » (*Rabb*), l'Etre absolu en tant qu'il détermine les contingences) à la qualité d'*Er-Rahîm* consiste dans la générosité active. Sa participation à la qualité d'*Er-Rahmân* est la compréhension de toutes les imperfections humaines comme étant des aspects de sa propre âme.

* * *

Le Roi (*El-Malik*).

El-Malik est Celui qui, par son Etre et ses qualités, est

1. Selon un *symbolisme temporel* en usage dans la théologie islamique Dieu " était „ *Er-Rahmân*. — Celui qui est infiniment bon en Lui-même. — " avant „ la création, tandis qu'il est *Er-Rahîm* — Celui qui manifeste sa miséricorde — " depuis „ la création ; l'" avant „ se réfère donc au Principe en soi, et l' " après „ à la manifestation. — Le Christianisme use d'un symbolisme temporel analogue, mais en quelque sorte inverse : le Christ est au milieu du temps, le règne de l'" Ancienne Alliance „ se réfère à l'humain au terrestre, et celui de la " Nouvelle Alliance „ au divin, au céleste.

indépendant de toute existence, tandis que tout ce qui existe dépend de Lui sous tous les rapports.

La participation à cette qualité divine est l'état de prophète.

* * *

Le Saint (*El-Quddûs*).

El-Quddûs est celui qui est exempt de toute qualité perceptible, imaginable et concevable.

La participation à cette qualité divine se rapporte à l'état de pureté et de solitude spirituelle.

* * *

La Paix (*Es-Salâm*).

Es-Salâm est Celui qui est libre de toutes les imperfections et amoindrissements. Il n'est d'intégrité que par *Allâh*.

La participation à cette qualité divine est la réintégration spirituelle (du contingent dans l'Absolu, par le retour des déséquilibres existentiels dans l'Equilibre divin, *Es-Salâm*) (1).

1. Le déséquilibre est un effet de l'extériorisation cosmique, l'Existence pure correspondant à l'équilibre ou à l'indifférenciation. Cette distinction entre le " déséquilibre extérieur " et l' " équilibre intérieur " se retrouve dans la séparation du monde humain en deux parties, à savoir la " région de l'Islam " (*dâr el-islâm*) et la " région de la guerre " (*dâr el-harb*). *El-Islâm* est la conformité à *Es-Salâm*, qui est le but ; celui-ci se trouve préfiguré sur terre par la Caaba, qui est *dâr es-salâm*, " maison de paix " ou " région de paix " (expression qoranique). Dans le microcosme humain, cette maison de paix — ou cette Caaba — est représentée par le cœur. On peut comprendre qu'une Râbiah Adawwyah ait pu négliger de faire le pèlerinage à la Mecque alors qu'elle avait accompli le " pèlerinage du cœur ", c'est-à-dire qu'elle avait atteint la " paix " qui " préexiste " sous le tumulte de l'existence extériorisée. D'autre part, si l'on tient compte de ce que le but de la guerre juste est la paix véritable, on comprendra le rôle de la " guerre sainte " (*jihâd*) de l'âme : la " guerre " intérieure n'est que l'abolition d'une autre guerre, celle que livrent les passions terrestres à l'âme immortelle ou à l'intellect pur.

Le Fidèle (*El-Mu'min*).

El-Mu'min est Celui qui donne la sécurité.

Le serviteur qui participe à cette qualité donne la sûreté aux autres créatures ; il est leur refuge et leur modèle.

* * *

Le Veilleur (*El-Muhaîmin*).

El-Muhaîmin est Celui qui surveille (ou protège) les créatures par sa prévoyance, sa domination et son pouvoir conservateur. Ce Nom comporte donc, d'une façon synthétique, des aspects de préscience, de puissance et de pénétration. C'est pour cela qu'on le compte parmi les Noms révélés par les anciens Livres sacrés.

La participation à cette qualité divine se rapporte à l'état de vigilance, d'éveil continuel et de contrôle spirituel.

* * *

L'Éminent (*El-Azîz*).

El-Azîz est Celui qui est en même temps éminent, rare, recherché et difficile à atteindre. On ne saurait appliquer ce Nom là où l'un de ces aspects (éminent, rare, désiré) manque. Ainsi par exemple, le soleil est éminent, il est unique en son genre, il est désiré, mais il n'est pas difficile à atteindre (par le regard) ; donc, le Nom *El-Azîz* ne s'applique pas au soleil.

La perfection de la rareté s'identifie (métaphysiquement) à l'Unicité.

Le serviteur qui participe à cette qualité divine est pareil aux rares grands maîtres spirituels.

* * *

Le Réparateur (*El-Jabbâr*).

El-Jabbâr est Celui dont la volonté ordonnatrice pénètre

et transperce tout, sans qu'Il soit Lui-même atteint par aucun autre (puisque rien n'est en dehors de Lui et que, par conséquent, Il est absolument impassible).

Le serviteur qui participe à cette qualité n'est sujet à l'influence d'aucun autre ; il imprime sa nature à toute autre créature et n'est reconnu que par celui qui a subi l'extinction (*fanâ*) de son individualité.

* * *

L'Altier (*El-Mutakabbir*) (1).

El-Mutakabbir est Celui qui considère toute chose comme étant négligeable par rapport à Lui-même, et qui ne voit la grandeur et l'éminence qu'en sa propre essence (*dhât*).

1. Les autres Noms divins — leur nombre total est de 99 — sont les suivants : *El-Khâliq* (Le Créateur) : *El-Bâri'* (Celui qui réalise ou développe la création) ; *El-Muçawwir* (Celui qui forme ou façonne la créature) ; *El-Ghaffâr* (Celui qui est plein de pardon) ; *El-Qahhâr* (Le Dominateur) : *El-Wahhâb* (Celui qui donne) ; *Er-Razzâq* (Celui qui approvisionne) ; *El-Fattâh* (Celui qui ouvre la voie vers le succès ou la victoire); *El-Alîm* L'Omniscient) : *El-Qâbid* (Celui qui contracte, qui resserre, qui saisit, ou qui arrache) ; *El-Bâsit* (Celui qui élargit, qui répand les bienfaits) ; *El-Khâfid* (Celui qui abaisse) ; *Er-Râfi'* (Celui qui hausse) ; *El-Mu'izz* (Celui qui honore) ; *El-Mudhill* (Celui qui avilit); *Er-Samî'* (Celui qui entend tout); *El-Baçîr* (Celui qui voit tout) : *El-Hakam* (L'Arbitre) ; *El-Adl* (Le Juste); *El-Lâtif* (Le Subtil, Celui qui pénètre tout); *El-Khabîr* (Celui qui est instruit de tout) : *El-Halîm* (L'Indulgent) ; *El-Azhîm* (L'Immense, le Magnifique) ; *El-Ghafûr* (Celui qui pardonne) ; *Esh-Shakûr* (Le Reconnaissant) ; *El-Aliy* (Le Très-Haut) ; *El-Kâbir* (Le Grand); *El-Hafîzh* (Celui qui veille au maintien de tout) ; *El-Muqît* (Celui qui assure la subsistance de tous, qui donne la force); *El-Hasîb* (Celui qui compte tout); *El-Jalîl* (Le Majestueux); *El-Karîm* (Le Généreux) ; *Er-Raqîb* (Celui qui observe tout) ; *El-Mujîb* (Celui qui répond, qui approuve, qui exauce) ; *El-Wâsi'* (Le vaste, celui qui contient tout) ; *El-Hakîm* (L'infiniment Sage) ; *El-Wadûd* (L'Affectueux) *El-Mâjîd* (L'infiniment Glorieux) ; *El-Bâ'ith* (Celui qui ressuscite) ; *Esh-Shahîd* (Le témoin universel) ; *El-Haqq* (La Vérité, le Vrai) ; *El-Wakîl* (Le Gardien : Celui qui veille aux intérêts) ; *El-Qawiy* (Le Fort) ; *El-Matîn* (Le Ferme, l'Inébranlable) ; *El-Walyi* (Le Patron, Celui qui aide); *El-Hamîd* (L'Universellement doué) ; *El-Muhçî* (Celui qui tient compte de tout dans un livre) ; *El-Mubdi'* (Celui qui est l'Origine, qui commence); *El-Mu'îd* (Celui qui ramène toute chose à Lui-même) ; *El-Muhyî* (Celui qui rend la vie); *El-Mumît* (Celui qui tue); *El-Hayy* (Le Vivant, le Vivificateur) ; *El-Qayyûm* (L'Existant par Lui-même) ; *El Wâjid* (Celui qui trouve, qui invente, qui est réel) ; *El-Mâjîd* (Le Glorieux) ; *El-Wâhid* (L'Unique) ; *Eç-Çamad* (L'Eternel, Celui qui a la Plénitude absolue) ; *El-Qâdir* (Celui qui est puissant sur toute chose) ; *El-Muqtadir* (Le Capable, Celui qui détient le pouvoir suprême) ; *El-Muqaddim* (Celui qui fait avancer) ; *El-Mu'akhkhir* (Celui qui diffère) ; *El-Awwal* (Le Premier) ; *El-Akhir* (Le Dernier) ; *Ezh-Zhâhir* (L'Extérieur) ;

L'application au serviteur est la fierté spirituelle (c'est-à-dire la concentration des puissances de l'âme sur le cœur-intellect, donc sur le Soi, d'où l'impression d'une attitude altière à l'égard des apparences dont l'esprit est détaché).

Traduit de l'arabe et annoté par
TITUS BURCKHARDT.

El-Bâtin (L'Intérieur, le Caché) ; *El-Wâli* (Le Gouverneur); *El-Muta'âli* (Le Suprême, le Très-Haut en Lui-même et par Lui-même) ; *El-Barr* (Le Droit, le Bienfaiteur); *Et-Tawwâb* (Celui qui accepte le repentir, Celui qui regrette) ; *El-Muntaqim* (Le Vengeur); *El-Afuww* (Celui qui efface les péchés) ; *Er-Ra'uf* (Le Bienveillant); *Mâlikul-Mulk* (Le Seigneur de la Royauté) ; *Dhul-Jalâl wal-Ikrâm* (Le Seigneur de la Majesté et de la Générosité) ; *El-Muqsit* (L'équitable); *El-Jâmi'* (Celui qui assemble) ; *El-Ghaniy* (Le Riche, l'Indépendant, Celui qui se suffit à Lui-même) ; *El-Mughni* (Celui qui enrichit, qui rend superflu) ; *El-Mâni'* (Celui qui empêche, qui retient) ; *Ed-Dârr* (Le Punisseur, Celui qui donne le mal) ; *En-Nâfi'* (Celui qui fait bénéficier); *En-Nûr* (La Lumière) ; *El-Hâdî* (Le Guide) : *El-Badî'* (Celui qui crée *ex nihilo*, la Cause absolue) ; *El-Bâqî* (Celui qui reste, qui dure); *El-Wârith* (L'Héritier de toute chose) ; *Er-Rashîd* (Celui qui dirige avec justesse); *Éç-Çabûr* (Le patient, Celui qui accorde un long délai).

ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE TRADITIONNELLE [1]

Nous reprenons ici, et nous espérons poursuivre sans interruption, la réimpression des études de Mgr Devoucoux constituant l'introduction et les notes de l'*Histoire de l'antique cité d'Autun*, par Edme Thomas, édition de 1846. Nous considérons ces études comme le plus remarquable témoignage public de la persistance d'éléments d'ésotérisme chrétien dans les temps modernes. Nous attirons l'attention sur le fait que lesdites études attestent non seulement chez leur auteur cette connaissance de la Kabbale qui constitue la clef de l'Ancien et, dans une certaine mesure, du Nouveau Testament, mais encore une ample information sur les anciennes traditions grecque, romaine et celtique dont certains éléments se sont intégrés à l'ésotérisme chrétien proprement dit, comme au Compagnonnage et à la Maçonnerie, de sorte que les travaux de Mgr Devoucoux présentent un égal intérêt pour les Maçons et pour les Chrétiens soucieux de pénétrer le sens profond de leur tradition. On devra tenir compte en lisant ces études, à la fois de la prudence qu'imposait à l'auteur son caractère ecclésiastique, ainsi que du caractère occasionnel de leur publication. On ne trouvera donc là aucun exposé « systématique » ; il en résulte que certains passages ont une allure étrange et énigmatique. Il s'y est sans doute glissé quelques erreurs de détail, ainsi que l'éditeur le laisse entendre dans une note, mais il n'est pas toujours facile de se rendre compte si elles sont toutes involontaires. Il n'est pas aisé non plus de dégager ce qui reflète un enseignement traditionnel et ce qui peut représenter des opinions particulières de l'auteur, si toutefois il en avait. Dans ces conditions nous croyons préférable de reproduire le texte de Mgr Devoucoux tel quel, sauf dans le cas d'erreurs typographiques évidentes, quitte à revenir ultérieurement sur tel ou tel point dans nos articles personnels. Ces études ne sont pas destinées à une lecture hâtive : elles sont un instrument de travail (J. R.).

II

L'usage de la gématrie dans les mystères antiques est prouvé par le passage suivant d'un hymne conservé par Marcien Capella. Cet hymne est adressé au soleil.

1. Voir *Etudes Traditionnelles*, n° de mars 1947.

Salve vera deum facies, vultusque paterne
OCTO ET SEXCENTIS NUMERIS, cui littera trina
Conformat sacrum nomen, cognomen et omen.

« Je vous salue, véritable face des dieux, image de votre père, vous dont trois lettres, qui valent en nombre six cent huit (1), forment le nom sacré, le surnom et le présage ».

Ce nom sacré, comme le fait observer Court de Gébelin (2), après Legrand, est le nom Ὕης donné par les Grecs à Bacchus. Ce nom se compose en effet de trois lettres qui, valent 608. 400 + 8 + 200 = 608.

On a dit aussi que le nom donné par les Gaulois au soleil, *Belenus*, écrit en grec, Βῆλενος, vaut 365, autant que les jours compris dans une année solaire (Voir le *Dictionnaire de Trévoux* au mot *Bélénus*).

Il est certain que les gnostiques symbolisaient le soleil dans le mot Αβραξας, qui vaut également 365. Ce mot se trouve sur une multitude de pierres gravées.

L'application du même langage énigmatique doit être remarqué dans les livres attribués aux sibylles.

On lit au 1er livre la mention d'un nom divin de 9 lettres :

Sunt elementa novem mihi, sum tetrasyllabus autem
(Percipe me) : primæ tres syllabae efficiuntur
Ex binis omnes elementis : caetera restant,
In reliquis quorum sunt non vocalia quinque.
Totius numeri bis sunt hecacontades octo,
Et ter tres decades cum septem.

« Je me compose de neuf éléments, j'ai quatre syllabes (comprends-moi) ; les trois premières syllabes ont toutes deux éléments, les autres lettres appartiennent à la dernière syllabe, parmi ces neuf signes on compte cinq consonnes. Le nombre entier égale deux fois huit centaines et trois fois trois dizaines avec sept unités, — c'est-à-dire 1697 ».

Plus loin, il est fait mention d'un autre nom qui sera celui du sauveur des hommes :

Tum ad mortales veniet, mortalibus ipsis
In terris similis, natus Patris omnipotentis,
Corpore vestitus. Vocales quatuor autem
Fert, non vocales duas, binum geniorum
Sed quae sit numeri totius summa docebo.
Namque octo monadas, totidem decadas super ista,
Atque hecatontadas octo infidis significabit
Humanis nomen.

« Alors le fils du Père tout-puissant, revêtu d'un corps, viendra visiter les mortels, semblable lui-même, sur la terre, aux hommes mortels. Son nom a quatre voyelles, deux consonnes, deux syllabes. J'enseignerai quelle est la somme du nombre entier. Huit unités, précédées de huit dizaines et huit centaines indiqueront ce nom sacré aux humains infidèles ».

Le nom du Sauveur des hommes Ἰησοῦς, écrit en grec, vaut en effet 888, comme Bède l'a remarqué : $10 + 8 + 200 + 70 + 400 + 200 = 888$.

Saint Irénée (3) combat les idées « erronées » que les gnostiques attachaient à ce nombre comme à tous les nombres en général ; mais Gavantus, dans un ouvrage approuvé par la Congrégation des Rites, avec la signature du cardinal Bellarmin, fait observer que le nombre de ce nom sacré se compose de « trois octaves » et que l' « octave » est dans l'Evangile comme dans les traditions humaines un symbole de perfection et de repos. (On peut voir saint Irénée *contra Hœreses*, lib. II, ch. 24). Une foule d'autres auteurs ont dit la même chose.

Saint Augustin attache aussi de l'intérêt à ce genre d'analogies prises des nombres. Voici ce qu'il dit dans son *Exposition sur saint Jean*, traité X, chap. 3.

« Que signifie le nombre des 46 années (qui ont été néces-

« saires pour construire le temple de Jérusalem). Ce nombre « indique Adam parce qu'il est répandu par toute la terre. « Vous l'avez entendu hier dans 4 lettres grecques de 4 mots « grecs. Si vous écrivez en effet l'un sous l'autre les 4 mots « qui sont les noms des quatre parties du monde, à savoir : « l'orient, l'occident, l'aquilon, le midi, vous aurez

Ανατολή ou l'orient, Άρκτος ou le septentrion
Δύσις ou l'occident, Μεσημβρία ou le midi.

« Les quatre initiales donneront les 4 lettres dont se com- « posera le nom d'Adam.

« Maintenant, comment avoir le nombre 46 ? Chez les « Grecs, *alpha* vaut 1 ; *delta*, 4 ; *alpha* 1 ; *mi*, 40 ; en tout 46. « Ces choses, mes frères, ont été remarquées par les plus « anciens de nos prédécesseurs : *Hæc, fratres mei, etiam « ab ANTERIORIBUS MAJORIBUS NOSTRIS dicta « sunt, et inventus est iste numerus in litteris quadragenarius « senarius* ».

Plusieurs auteurs ont fait observer que les mesures du temple de Jérusalem produisent le nombre 316 qui est celui du mot *IeSV* (4). Ceci nous amène naturellement à rechercher quel a pu être l'usage de la gématrie dans les arts.

Le nom de gématrie ou de géométrie donné à cette science prouve qu'elle intéresse les arts plus directement encore que l'histoire du langage, et, par suite, que son application a dû être faite aux mesures des champs et des édifices. Aussi trouve-t-on fréquemment dans les œuvres de l'art l'usage des formules les plus connues.

Par exemple, la « serrure-type » présentée à l'apprenti serrurier par l'auteur du *Manuel* particulier à cette profession, donne, dans les dimensions de ses diverses parties, 1° le nombre du nom hébreu *IeHoVaH*, 26 ; 2° le nombre du nom hébreu d'*ADaM*, 45 ; 3° le nombre du patriarche *cHeNOCh*, 84 ; 4° le nombre du mot *LaT*, 39, qui signifie

« cacher ». 45 + 39 = 84 et 84 + 84 = 168. Le nombre 168 résulte de la somme des nombres impairs de 3 à 26, nombre du nom de *IeHoVaH*. Si on ajoute 168 à 360, mesure traditionnelle du cercle type, on a 528, nombre du mot *MaPhThacH* qui signifie « une clef ». Si l'on joint à 528 le nombre 4, qui est le nombre ordinal de la lettre *daleth* signifiant « une porte », on a 532, nombre qui résulte de la combinaison du cycle solaire de 28 ans avec le cycle lunaire de 19 ans, et d'une certaine manière de calculer la valeur numérique des deux mains (5) de l'homme regardé comme « petit monde » ou microcosme (6), dans lequel viennent se refléter les harmonies de l'univers. De telle sorte que la « porte » et la « clef » offrent à l'observateur l'idée d'équilibre représentée par le nombre 532, qui, sous le voile du mot *BeTheKeL*, *in bilance*, fait tout le fond du Livre traditionnel des rabbins, nommé le *Livre du Mystère* (7) et qui est renfermé dans la collection nommée *la Splendeur*.

Le nombre du mot hébraïque de la « clef » est évidemment combiné de manière à donner des notions traditionnelles.

Ce nombre 528, divisé par 22, nombre des lettres de l'alphabet hébraïque, donne au quotient 24, nombre des lettres de l'alphabet grec. Divisé par 16, nombre des lettres de l'alphabet étrusque, il donne au quotient 33, nombre du mot *ABeL*, « douleur », et des mots *cHaI-IaH*, « vie divine » ou « Dieu vit ». 33 + 33 = 66, nombre qui se trouve représenté par une « colombe », *IONe*, et par une « *roue* », *GaLGaL*. Dans l'iconographie chrétienne la colombe est l'image de l'esprit divin, et la roue l'image de la science chrétienne unie à la sainteté. La roue est l'attribut de la patronne des philosophes chrétiens. Deux colombes ou deux roues, ou une colombe et une roue égalent 132, nombre du mot *KaBbaL*, « tradition » et « acceptation », doctrine communiquée et acceptée. La clef 528, divisée par 132, donne au quotient 4, nombre ordinal de la lettre *daleth* qui signifie une « porte », et ce nombre réuni à celui de la *clef* amène le nombre 532

ou l'un des principaux cycles astronomiques, type d'une multitude de figures servant à indiquer le mot « harmonie ».

La grande harmonie surnaturelle qui a inspiré tous les patriarches et les prophètes, l'union de Dieu avec sa créature par la voie de la rédemption et du salut, est représentée dans la langue sainte par le mot *IeSVAa*, « le Sauveur ». Or ce nom lu en plein vaut 20 = 360 + 22 + 130 + 532.

La grande harmonie naturelle qui a inspiré les poètes et les artistes de l'antiquité, la rotation des cieux, image de la révolution des âmes et des sociétés, est représentée par un cheval à deux ailes nommé Pégase. En langue chaldéenne, le cheval *SOS* vaut 126, et chaque aile *ABiR* vaut 203. Or, 126 + 203 + 203 = 532.

La vierge *BeTVhLE* vient de la racine *BeThVL* qui indique une chose pure et sans tache. L'épi qu'on met entre ses mains se dit en hébreu *MaLL*, d'un mot qui peut radicalement signifier « plénitude » et qui s'applique soit à la plénitude de la fécondité matérielle, l'épi de blé, soit à la plénitude de la fécondité spirituelle, la parole. *MaLL* signifie « parler » aussi bien qu'il signifie « épi ». Or, *BeTheL* vaut 432 et *MaLL* vaut 100, et 432 + 100 = 532.

Dès l'origine du monde, les espérances de l'humanité se sont portées vers la promesse d'une vierge enfantant le Verbe fait chair (8).

NOTES

1. — 608 est le nombre du mot *RacHaTh* qui signifié un « van », signe de l'épreuve initiatrice des mystères dionisiaques. Les trois lettres de ce mot sont celles du nom de *ThaRecH* qui introduisit dans la famille du sémite Héber les dieux étrangers. Pour se garantir de cette erreur, Abraham quitta la Chaldée, sa patrie, et devint le chef de la famille privilégiée dont l'histoire est celle de la haine de l'idolâtrie. Si l'on parvenait à prouver que, dans les initiations,

le nom de chaque initié, de chaque lieu nouveau, était combiné de manière à former une expression gématrique, et si l'on remarquait le même usage pour les noms donnés aux enfants de la famille d'Abraham, on aurait la raison de cette série de noms appliqués les uns à la déification de la nature, du foyer et du génie, les autres à la conservation de la religion véritable, adorant un dieu unique. Le nom d'*ABRaHaM* vaut 248 comme le mot *RacHaM*, « miséricorde », et le mot *RaMacH*, « une lance ». Le mot de « miséricorde », fut le mot d'ordre de la chevalerie chrétienne qui regardait Abraham comme son chef. *ARON*, 257, nom de l'arche d'alliance, est égal au nombre du mot *KeDeM*, 144, qui indique la « langue primitive », et du mot *PhaLeG*, 113, qui indique la « division des langues ». Ce nombre est aussi celui du mot *NaZeR*, une « couronne », et du mot *AVRIM* qui est le nom des « pierres précieuses », symboles de la vérité, placées sur la poitrine du grand prêtre des Juifs. 144 est à 17, nombre du mot *ToB*, « bon », comme un carré est à sa diagonale. 113 est à *SaNE*, changement, révolution = 355, comme le diamètre est à la circonférence. L'histoire prouve quelles idées surnaturelles les vrais enfants d'Abraham attachaient à leurs noms. On sait aujourd'hui quelles idées naturelles la tradition dionysiaque a tâché de faire prévaloir sur les premières. Une juste appréciation de ce double phénomène peut amener, avec la connaissance de la vérité, la distinction de deux choses qu'il ne faut pas confondre. La confusion paraît avoir eu lieu à Babylone, à l'occasion d'un grand édifice.

2. — *Monde prim.*, t. IV, p. 545 et suiv. Nous ferons remarquer que le mot *ThaRecH* valant 608, signifie « respirer, souffler, agiter ». Il se compose des mêmes lettres et tient à la même racine que le mot *RacHaTh* signifiant un « van » à vanner, symbole d'initiation. Le mot *VaN* signifie en hébreu « édifier, construire », comme le mot *BeNaTh*, est employé dans la prononciation « vente », pour signifier une

« société secrète ». On voit l'analogie qui rattache à la même racine le mot « vent » et le mot « van ». Vénus, qui, d'après la plupart des étymologistes, vient du mot hébreu *BeNOTh*, les jeunes filles, les jeunes « édifices », est représentée sortant d'une coquille nommée « van » ou *vannet*. Vénus représente la beauté matérielle ou simplement naturelle. Dans l'Orient on donne le nom de « van » à un cycle de 60 années (*Dictionnaire de Trévoux* au mot « van »). 60 est le nombre du mot hébreu *DVN* qui signifie « jugement ». Le mot retourné donne *NVD* qui signifie « mouvement, agitation, transmigration, fuite ». Il indique au chapitre IV[e] de la Genèse la punition de Caïn, *eris profugus*. Caïn fut à la vérité le premier qui fonda une cité, mais cette ville était la cité du temps, la cité passagère. Cette cité fut nommée du nom du fils de Caïn *cHeNOCh* ou l' « initié », mot qui vaut 84, mesure du diamètre qui a pour circonférence 264. 264 est le nombre du mot *SeDeR*, « constitution ». Le carré qui a 84 pour diagonale, a pour côté 58, nombre du mot *cHaN* qui signifie un « camp » ou *castrum*, et aussi la « beauté naturelle ». On ajoute ordinairement un *E* au mot *cHaN* pour qu'il signifie camp, parce que cette lettre vaut 5. Or le mot *cHaMeSch* qui signifie cinq, signifie aussi un corps de « soldats » qui défendent le camp. La dernière des 5 « écorces » qui défendent « l'arbre mystérieux », c'est-à-dire la « liberté » est appelée par les « charbonniers » la « chemise ». De là le nom de *descamisados* donné à un radical espagnol. Le « van » est le signe d'Iacchus, l'initiateur des mystères dionysiaques. La vocation spéciale d'Abraham, telle que la raconte l'histoire biblique, eut pour but de garantir une famille privilégiée du « feu » des Chaldéens. Abraham, dont le nom signifie « père de la multitude », était destiné à devenir le père d'une immense société qui ne prendrait aucune part au naturalisme des nations situées au delà de l'Euphrate (Voir le *Dictionnaire* de D. Calmet au mot « Tharé » ; voir aussi Vossius, *de Idolot.* lib. II, c. 15). Voici ce que dit Servius *in I. Georgic. Mystica* (*Vannus* Iacchi) *ideo ait, quod liberi patris sacra ad purgationem*

animæ pertinebant : et sic homines ejus mysteriiss purgabantur, sicut vannus frumenta purgantur. On lit dans Harpocration : *Vannus ad omnia initia et sacrificia commoda est.* La Bible place au-dessus de *cHeNOCh* fils du terrestre Caïn, *cHeNOCh* fils de Jared, le chef des hommes spirituels qui s'élèvent par la contemplation de la nature à la connaissance de la beauté éternelle, type de toutes les harmonies. Il est le représentant de la « cité de Dieu », dont l'histoire a été si savamment racontée par saint Augustin. Le nombre des deux Enochs 84 + 84 = 168 uni à 360, nombre du mot *HeSNeH* qui signifie « mutation, révolution », donne 528, nombre de la « clef » nécessaire pour comprendre les symboles et leur triple rapport spirituel, physique et social. Le mot *cHaN*, qui signifie un « camp », signifie aussi la « grâce », mot dont le sens le plus élevé est la « faveur divine » *favor* et *gratia Dei* (*Clavis linguae sacrae*, p. 365).

3. — Saint Irénée, pour détruire plus facilement le raisonnement des gnostiques, attaque la réalité des rapports qu'ils établissaient entre le nombre du nom hébraïque *IeSVAa* et le nombre du nom grec Ἰησοῦς. Il avait sans doute raison sur ce point, eu égard à la méthode des gnostiques et au but mauvais qu'ils se proposaient. Mais le rapport géométrique et traditionnel qui lie le mot *IeSVAa* au mot grec Ἰησοῦς est certain. Le nom *IeSVAa*, calculé simplement, vaut 386 ; mais chacune de ses lettres étant lue en plein, le nombre total des 12 lettres qui résultent de cette lecture donne 532, harmonie prise du rapport des cycles lunaire et solaire. Cette formule répond à l'image de l'Apocalypse représentant une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et une couronne de 12 étoiles ; cette femme enfante un fils qui est ravi au ciel. A côté de cette explication spirituelle des figures appliquées à l'Eglise, éclairée par les 12 apôtres, brillante comme le soleil, modérant les inégalités, les révolutions symbolisées par la lune, enfantant une société de vrais disciples de Jésus, on voit l'antique serpent opposant cycle à cycle,

numérations à numérations. C'est le naturalisme opposé au spiritualisme. C'est la doctrine dionysiaque perpétuée dans les sociétés anti-chrétiennes opposant ses formules aux formules du Christianisme, confondant les réalités avec les images, le verbe spirituel avec l'élément matériel qui nous aide à le concevoir et à le communiquer.

L'analogie du mot *IeSVAa* avec le mot Ἰησοῦς est encore plus frappante si l'on réunit son nombre simple avec son nombre plein, 386 + 532 = 918, nombre qui plus 4 répond aux mots *SchMaIM BeTheKeL*, « les cieux en équilibre », ou l'union harmonique des eaux supérieures avec les eaux inférieures. Si l'on retranche de ce nombre 30 symbole de la triple numération ou du triple ordre de phénomènes, il reste 888 (ce retranchement de 30 ou de 3 lettres *Iod* peut être fait d'après Jean Mercier). Ce mot ainsi lu signifie *clamor salutis*. Le nombre 888 s'obtient par 3 fois 288 ou trois fois l'action harmonique du Saint-Esprit, plus 24, nombre qui indique la distinction des ténèbres et de la lumière, la production humaine et la production divine ou l'antagonisme d'où naît la double charité : 288 × 3 = 864 + 24 = 888. 288 est pris dans la Bible comme type d'harmonie, 1° au livre de la Genèse, dans le mot *RacHaPh* qui indique l'incubation de l'Esprit saint sur les eaux primordiales ; 2° au livre Ier des *Paralipom.* ch. XXV, 7, pour indiquer l'harmonie produite par les chantres des divins cantiques dans le temple de Jérusalem ; 3° dans l'Apocalypse, pour montrer l'harmonie éternelle des confesseurs et des vierges dont le dévouement à Dieu entretient la paix et le bonheur dans la Jérusalem céleste. Le témoignage des 24 vieillards doit, d'après saint Jean, compléter la démonstration prophétique. *ZiKNHa*, vieillesse, égale 162. 162 × 24 = 3,888. Les rabbins disent que le nombre 288 représente les « émanations primitives », paroles dont le gnosticisme ancien ou moderne a voulu abuser en confondant ces émanations avec la substance même de Dieu ; mais l'auteur du livre qui a pour titre *Ratio nominum et sephirarum* dit nettement que

le mot *emanatio* est impropre et qu'il faut le traduire par le mot « énergie ». M. Drach, *Notice sur la Cabale*, p. XXVII, affirme que les rabbins sont bien loin de croire à des émanations panthéistes. La même affirmation est répétée dans un article du Correspondant contre les allégations opposées de M. Franck. Pour nous, les émanations ne sont pas autre chose qu'une expression numérique indiquant une harmonie géométrique qui a servi de symbole et de figure pour exprimer les harmonies spirituelles. Ceci n'est qu'une forme de langage.

4. — *Templum Salomonis* 60 *cubitus longum*, 20 *latum*, 30 *altum, fuisse traditur. Primo substrahitur latitudo ab altitudine restant* 10 (*littera* iod). *Deinde residuum cum altitudine multiplicatur et fiunt* 300 *hoc est* Schin, *denique per idem residuum longitudo dividitur, exeunt* 6 (*littera* Vau), *et ita fit nomen* IeSV. (*Biblioth. crit. sacr.* t. I, p. 461). Les rabbins, en lisant ainsi le nom de Jésus sans la lettre *Ain*, se proposent de lire une phrase secrète qui est un blasphème ; mais beaucoup d'auteurs, saint Irénée entre autres, croient que la leçon *ISV* est conforme à la vérité, et répond à la véritable idée (Voir l'ouvrage cité ci-dessus, t. *III*, p. 205 et suiv.). L'essentiel pour nous est de prouver que les anciens ont cru que les mesures des temples répondaient à des noms divins. Du reste, l'opinion de saint Irénée prouve l'existence d'une tradition en vertu de laquelle on croyait que les trois lettres *ISV* signifiaient « l'union des choses terrestres avec les choses célestes », résultat où nous conduisent, par une voie qui concilie tout, nos observations géométriques. En additionnant simplement les trois mesures du temple on a 60 + 20 + 30 = 110. Ce nombre est celui du mot *AaeLI*, *Pistillus*, symbole de puissance placé quelquefois, à Auxerre par exemple, entre les mains du Christ. Il est écrit en effet que le Christ aura une « verge de fer » à sa main. 110 exprime, d'après les idées traditionnelles, les 10 numérations multipliées par la 11e notion qui est celle de la science. Le Christ

d'Auxerre est représenté comme un roi montant à cheval et tenant un pilon.

Le roi *MeLeCh* vaut 90, le cheval *SOS* vaut 126, la racine du pilon rapportée à la préposition *AaL, super*, 100. Or, 90 + 126 + 100 = 316 ou *ISV*. — (Le mot *MLC*, comme le mot *MN*, signifie *præparare aliquid consilio et cogitatione*). Le mot *AaeLI* signifie aussi les feuilles dont se couvrit Adam après sa chute. Ces feuilles sont indiquées par un autre mot *TeRaPh* valant 289. Ce nombre, divisé par sa puissance géométrique relative à la quadrature du cercle, en 170 et 119, indique les mots *MaKeL PeLaT*, « bâton du salut ». Des feuilles offrant le carré de 17 ou 289 sont représentées à la cathédrale d'Autun et expliquées par une croix. Les chanoines de Lyon étaient mis en possession de leurs canonicats par la tradition *aninæ calami*, c'est-à-dire du « bâton de la miséricorde », petit bâton en forme de *TAV* servant à s'appuyer au chœur. La formule *aninæ calami* n'est autre que l'expression hébraïque *cHaNINAe MaKeL* 119 + 170, le bâton de la miséricorde. Le pilon monte et descend, s'élève et s'abaisse tour à tour, comme la croix présente l'union de la ligne horizontale avec la ligne verticale, c'est-à-dire la grandeur et l'humilité, le bonheur et la souffrance, l'union des choses célestes aux choses terrestres par voie d'expiation. 110 + 110 = 220, nombre du mot *CaR*, « agneau » Nous montrerons comment le sens actuel de notre mot « charte », traduit littéralement le sens du mot « feuille » pris pour signe social. La charte a réalisé l'expression maçonnique qu'il faut « passer de la perpendiculaire au niveau ». C'est par la vertu de la croix que cette vérité, dans tout ce qu'elle a de juste, a été promulguée. Avant que le monde ait pu la comprendre, il fallait que le Christ souffrît. Pour que le monde n'en abuse pas, il faut qu'il se rappelle que le Christ a souffert. Dieu en s'abaissant jusqu'à l'homme a élevé l'homme jusqu'à lui. La croix est la leçon de la charité Qu'on ne s'étonne pas de ces rapprochements, ils ont été faits par les artistes Eduens. On voit à Chalon Jésus-Christ

parlant aux disciples d'Emmaüs, en leur montrant deux bâtons entrelacés, là même où l'on a trouvé enfouie une idole antique représentant Mercure avec un caducée formé par deux cordes entrelacées.

5. — *Lunarem cursum sic in articulis adjunctis unguibus computabis. A radice pollicis levæ manus incipe, et per singulos articulos et ungues numera; et in fine minimi digiti* novem decim *annos habebis. — Solarem sic autem in articulis utriusque manus absque unguibus computabis. A minimo digito levæ manus inchoa, et per transversum in quatuor digitis numera. In quarto semper bissextum nota. In altera manu similiter et habebis annos* viginti quatuor, *deinde in utroque pollice,* binos *annos, qui prioribus juncti, producunt* viginti octo *annos* (Honorius Augustodun. *De Imag. mundi*, lib. II, c. 80). On trouve les mêmes calculs avec de plus longs détails dans le traité de Raban Maur, qui a pour titre *de Computo*. Ce traité a été imprimé par Baluze au t. I de ses *Miscellanea*.

6. — *Humanum corpus microcosmus id est, minor mundus appellatur.* (Honor. August. *De Imag. mundi*, lib. II, cap. LIX).

7. — L'Apocalypse ou la révélation est le livre opposé par les Apôtres au *Livre du Mystère*. Le but paraît être d'expliquer le chap. XII de Daniel.

8. — On a prétendu bien à tort que le choix des signes du zodiaque avait eu pour but de propager l'idée d'une religion toute matérielle dans laquelle les astres étaient des dieux. L'iconographie chrétienne, en admettant les signes du zodiaque dans la décoration des églises, a mieux connu la vérité. La formule est au contraire une leçon hiéroglyphique du véritable principe qui sépare le Dieu infini et éternel des œuvres finies et passagères sur lesquelles il a imprimé le caractère de la sagesse.

Ainsi le scorpion est bien certainement comme l'emblème du mal. Son nom hébreu est *cHaKaR*, un « calculateur », un « scrutateur », un « investigateur ». Il vaut 308 ; si l'on retranche 308 de 532, on a pour reste 224, nombre du mot *CaDaR*, une « boule », un « cercle », une « sphère », symbole de machination secrète et hostile, de lutte et de combat. C'est l'explication de la balance qui n'était jadis que les serres du scorpion, c'est-à-dire l'astrologie judiciaire substituant à l'harmonie de la parole spirituelle et matérielle représentée par la vierge et son épi, le dur joug de la loi du sang et des incantations. Le sagittaire qui poursuit le scorpion est le symbole de l'idée réparatrice propagée par la chevalerie. En lançant sa flèche matérielle, symbole de la flèche spirituelle, le sagittaire qui représente Enoch et Elie dans les traditions du moyen âge, montre le nombre 1.000 ou l'idée d'éternité. Le sagittaire *cHoTseTs* vaut 998 + 2 représentant la double idée : il vaut 1.000 ou le grand *aleph*, la grande doctrine, la grande famille. Le mot *cHoTseTs* ne signifie pas seulement une flèche et un sagittaire, mais il signifie « nombre », « calcul ». Comme on le voit, c'est le calcul sacré, le nombre sacré opposé au calcul, au nombre de l'astrologie judiciaire (Voir, pour l'explication chrétienne du sagittaire, saint Brunon d'Asti, *in Job*, cap. 41).

Le zodiaque de Denderah, dont on a voulu faire une objection contre la foi chrétienne, explique au contraire l'une des plus importantes figures de la Bible, celle où il est parlé de la femme écrasant la tête du serpent. A Denderah la tête du serpent est placée sous le lion, puis le lion ouvre l'année solaire. Le lion représente le plus haut point de la lumière et de la puissance. La vierge, au contraire, conduit à l'idée de justice et d'équilibre ; aussi *BeTheL*, nom de la vierge, vaut-il 432, nombre qui est le double de 216, nombre du lion. A côté du lion qui menace les enfants de Dieu en serrant dans sa griffe le secret du langage divin, la Bible place le lion de Juda ou de celui qui loue Dieu. Ce lion-là brise les 7 sceaux du livre, et devient un agneau régnant par la douceur et

l'humilité. Nous regrettons de ne pouvoir transcrire ici la légende du lion de saint Jérôme, admirable parabole qui nous représente l'histoire de la science mythique passant des marchands égyptiens aux pauvres cénobites de la Thébaïde ou de la Syrie, avec un nombreux cortège de chameaux qui signifient en iconographie chrétienne les servants d'autel, les camilles, les camires, les édiles ou constructeurs mystiques, enfants d'Hermès. Dans un précieux manuscrit de 754, les chameaux qui vont à la crèche sont appelés avec une affectation marquée *Camilli*, et voici ce que dit Honorius d'Autun : « *Regina austri venit ad Salomonem, quia spiritu sancto, quem* auster *significat, illustrata, venit in coelis regnatura ad verbum pacificum Christum. Haec autem aurum et gemmas in ornatum templi attulit, quia sapientia et ornamento virtutum Dei, id est seipsum ornavit. Venit autem vecta in* camelis, *quia docta a philosophis, quae ad utiles artes docendas ut* cameli *ad onera portanda habiles, sed peccatis distorti erant et difformes. Haec quasi de* meridie *ad sponsum venit quia de fervore* mundanæ *gloriæ ad Christi cultum se contulit* » (*Prologus in Cant. Cantic.*).

DEVOUCOUX

(A suivre)

LES REVUES

— Dans le *Symbolisme* de septembre 1951, M. Piette a publié un très important article, intitulé : « L'aspect métaphysique du christianisme ». La connaissance que l'auteur possède de la métaphysique, l'étude approfondie qu'il a faite des œuvres de René Guénon et de M. Schuon, et ses recherches personnelles dans certains « champs » traditionnels assez négligés d'ordinaire, tout cela lui a permis de traiter la question qu'il aborde cette fois d'une façon vraiment magistrale. Il se réfère souvent aux Pères du christianisme oriental : Denys l'Aréopogite, saint Maxime le Confesseur, saint Grégoire de Thessalonique, et il semble même avoir consulté des revues ecclésiastiques assez négligées d'ordinaire par les Occidentaux. Il est impossible de résumer cet article de 26 pages, qui abonde en vues intéressantes sur le caractère « tout à fait spécial » du christianisme, sur le « schisme » byzantin, sur la « coessentialité » (les Latins disent « consubstantialité ») des trois personnes divines, sur certains passages des textes johanniques (*Evangile* XIX, 30 et 34 ; et I *Epître* V, 7 et 8), et sur une foule d'autres questions. L'auteur, tout en s'efforçant d'être impartial entre les branches occidentale et orientale du christianisme, ne cache pas sa prédilection pour cette dernière. Il pense même que le dépôt du « christianisme originel » a été mieux conservé en Orient qu'en Occident. C'est sur quelques points qui ont trait précisément à cette « primauté de l'Orient » que nous voudrions apporter quelques critiques, car il nous semble que l'auteur se montre parfois injuste — bien que toujours respectueux — envers le christianisme occidental. Ainsi, lorqu'il écrit que « Rome représente l'esprit de Pierre et Byzance l'esprit de Paul », nous ne savons comment concilier cette affirmation avec le fait que l'esprit de Paul est avant tout un esprit « missionnaire », et que cet esprit fut tari de très bonne heure à Byzance, alors qu'il s'est maintenu en Occident jusqu'à nos jours. En effet, l'Eglise grecque, une fois l'évangélisation des peuples slaves terminée, entra dans une sorte de « sommeil » qui peut bien lui donner une certaine ressemblance extérieure avec les organisations traditionnelles de l'Orient, mais qui, en tout cas, lui enlève tout droit de se réclamer particulièrement de celui qui écrivit : « Malheur à moi si je n'évangélise ! » A ce propos, nous ne sommes pas non plus d'accord avec M. Piette lorsqu'il écrit : « Le christianisme semble avoir été destiné dès l'origine à jouer un rôle providentiel vis-à-vis des Occidentaux, à la mentalité desquels il se trouvait en quelque sorte préadapté. A la réserve d'exceptions individuelles, et malgré des siècles d'efforts missionnaires souvent héroïques, il n'a pu, en dépit de

son caractère théoriquement universel, s'implanter sérieusement en dehors de l'Europe et des pays peuplés par les Européens ». Qu'est-ce que M. Piette appelle « s'implanter sérieusement » ? Estime-t-il que le christianisme est *sérieusement* implanté en Europe ? Et les « exceptions individuelles » qu'il est bien forcé de reconnaître ne viennent-elles pas combattre sa thèse ? Car on ne saurait prétendre que le christianisme évangélise des étendues géographiques et non des individus. En tout cas, l'existence aux Indes d'une Eglise malabare qui remonte aux temps apostoliques, celle de l'Eglise d'Ethiopie, qui est à peu près aussi ancienne, l'immense extension, au Moyen Age, de l'Eglise « nestorienne » chez les peuples dits « tartares », montrent que le christianisme s'accommode fort bien de la mentalité orientale ; mais nous précisons bien : le christianisme non contaminé d'esprit moderne, la mentalité orientale non « submergée » par les poisons de l'Occident contemporain. Par ailleurs, et dans un tout autre ordre d'idées, est-il bien exact, comme le dit M. Piette, que « saint Jean affirme formellement, par deux fois, qu'une partie de l'enseignement de Jésus n'a pas été mise par écrit » ? Dans les textes évangéliques auxquels l'auteur se réfère (*Jean* XX, 30 ; et XXI, 25), il est question d'*actions* du Christ, et non de paroles. Ces réserves très légères que nous nous permettons de faire sur l'article de M. Piette ne diminuent en rien l'intérêt avec lequel nous l'avons lu, et notre désir de voir l'auteur donner suite, dans un avenir rapproché, au dessein, dont il nous fait part, de traiter, dans d'autres études, de l'angélologie et de l'eschatologie chrétiennes. Nous sommes certains qu'ici encore il aura bien des choses intéressantes à nous apprendre.

— Le n° de décembre contient deux articles sur la « légende d'Hiram », l'un de M. Lepage, l'autre de M. Bernard E. Jones. Ce dernier article, très marqué d'esprit rationaliste, a du moins le mérite de reconnaître la grande antiquité du mythe hiramite, et de déclarer à ce sujet : « on ne sait pas — et sans doute ne saura-t-on jamais — comment la légende fut introduite dans la Maçonnerie anglaise. » Nous trouvons, de plus, dans cette étude, un grand nombre de renseignements intéressants, fort peu connus généralement en France, sur les « cinq points parfaits de la maîtrise », les « pénalités » des trois premiers grades, les 15 Compagnons qui partirent à la recherche du Maître disparu, le « sacrifice de fondation », et sur d'autres sujets connexes. Mais, à notre avis, le principal intérêt de l'étude de M. Jones réside dans les détails qu'il donne sur ce qu'on pourrait appeler « le noachisme dans la Maçonnerie ». Il rappelle la découverte à York, en 1936, du *Graham Manuscript*, qui remonte soit à 1726, soit à 1672 (les chiffres qui constituent la date du document sont intervertis, selon un usage maçonnique qui a persisté jusqu'à nos jours). Le *Graham Manuscript* fait de Noé le personnage central de la Maçonnerie. M. Jones écrit : « Qu'il y ait eu dans la Maçonnerie une tradition sur Noé, cela est évident. Tout, dans le *Graham Manuscript*, indique qu'il reflète le travail

effectif d'un ou de plusieurs ateliers. Il n'est pas question que toutes les Loges aient travaillé avec un rituel basé sur Noé, mais une telle cérémonie était connue longtemps avant 1720... Elle peut fort bien remonter au commencement du Moyen Age... On croit qu'il a existé à Londres, en 1726, une Loge qui créait des Maçons selon un « rite antédiluvien ». Noé et sa famille évoquaient des résonnances maçonniques dans l'esprit d'au moins quelques spéculatifs... Il est très possible que des fragments des vieilles légendes sur Noé aient survécu dans l'esprit de ceux qui « inventèrent » le grade Noachite. » Le grade dont il s'agit est celui de *Royal Ark Mariners* (du rite d'York), et non le grade écossais connu sous le nom de « Noachite ou Chevalier Prussien ». L'auteur rappelle que l'idée d'une origine noachite de la Maçonnerie était tellement répandue au début du XVIIIe siècle qu'Anderson s'en fit l'écho dans la 2e édition (1738) des Constitutions, où le début du fameux prologue qui a fait couler tant d'encre est modifié ainsi qu'il suit : « Un maçon est obligé, par son allégeanee, d'obéir à la loi morale, comme un vrai Noachite ». M. Jones souligne aussi l'importance des symboles « diluviens » dans la Maçonnerie : l'arche de Noé, les trois voyages de la colombe, et aussi, ajouterons-nous, l'arc-en-ciel. — Dans le même no, M. Léon Fobain pose la question : jusqu'à quelle époque y eut-il des prêtres catholiques dans la Maçonnerie française ? Il mentionne le cas d'un prêtre de Seine-et-Oise, initié en 1851, à l'âge de 46 ans, dans une Loge du Grand-Orient de France, et qui parvint aux grades de Rose-Croix et de Grand Elu Chevalier Kadosch. Il fut aussi Orateur, Vénérable d'honneur, et délégué de son atelier à divers Convents, où, ainsi que le souligne M. Fobain, il trouvait une ambiance assez différente de celle qui devait prévaloir par la suite.

— *Masonic Light* d'octobre 1951 revient sur la question du « rite d'York ». Notre confrère reconnaît qu'un grand nombre de Loges des Etats-Unis donnent ce nom à leur travail. Mais il cite un auteur maçonnique très connu selon lequel cette appellation n'est « ni fondée historiquement ni officielle ». Cela est vrai, mais en ce qui concerne le fondement historique, il nous faut bien rappeler que celui du « rite écossais « n'est pas plus justifié que celui du rite d'York. D'ailleurs, pour nous, ce n'est pas ainsi que la question se pose : ce qu'il faut avant tout considérer, c'est la signification symbolique d'York (Eboracum) et de l'Ecosse (Calédonie). Du reste, nous ne pensons pas que les tentatives faites de temps à autre pour changer ces appellations remportent jamais un succès durable. Pendant longtemps encore, on dira en France qu'Anglais et Américains travaillent au rite d'York ; et les Obédiences de langue espagnole, très officiellement celles-là, distingueront leurs ateliers en *Escoceses* et *Yorkinos*. — Dans le même no, un court article rappelle l'échec de la « convention de Baltimore », qui essaya, en 1843, d'imposer un rituel uniforme à toutes les Loges des Etats-Unis ; on estime assez généralement que le succès de telles tentatives n'est pas souhaitable. Il est bien vrai que le

« dépôt total » de la tradition maçonnique se trouve dispersé entre un assez grand nombre de rituels variés ; mais il n'est pas certain qu'une Obédience, et même un groupe d'Obédiences, soient qualifiés pour « rassembler ce qui est épars » dans ce domaine. — La plus grande partie du nº est occupée par la reproduction d'un discours prononcé par un haut dignitaire de l'Ordre à la Conférence des Grandes Loges du Canada de 1951, et qui a trait à l'instruction maçonnique. L'orateur regrette l'abandon de l'ancienne tradition qui prescrivait l'audition, à chaque tenue, d'une section des *Lectures*, et il préconise un grand nombre de remèdes à l'ignorance actuelle de la presque totalité des Maçons. Signalons en passant qu'il ne croit pas beaucoup à la vertu des fameuses « planches » (c'est-à-dire des conférences en Loge), chères à trop de Maçons français, qui les qualifient pompeusement de « morceaux d'architecture » (*sic*). « C'est là, dit-il, la solution la plus facile, mais aussi la moins efficace. Elle n'exige aucun effort mental de la part des auditeurs, dont beaucoup glissent rapidement à une douce somnolence, et une demi-heure plus tard, ils auront oublié de quoi il était question ». Parmi les remèdes auxquels l'Orateur donne sa préférence, il en est qui sont certainement trop « américains » pour pouvoir être adoptés tels quels en Europe ; les meilleurs sont en somme une adaptation, ou une simplification, du système des *Lectures* ; mais tous visent à traiter les membres d'une Loge non comme des êtres passifs, mais bien comme des constructeurs. Nous citerons la conclusion du discours : « Si un Frère est dans le besoin, toutes les ressources de l'Ordre seront mises à contribution pour lui venir en aide ; et cela est bien. Mais, comme l'a dit le poète : Il est une faim qui n'est pas la faim des entrailles, — qui ne s'apaise pas avec de la viande et des fruits. Dans toutes nos Loges il y a des Frères, parfois en plus grand nombre que nous le pensons, qui n'ont besoin de rien au point de vue matériel, mais dont l'âme a faim. Ils ont faim que leur soit révélé l'héritage de la vérité spirituelle dont les rites de notre Ordre sont si richement dotés. Ils ont soif de la connaissance maçonnique qui les rapprochera de la Divinité. Dans le grand conflit des forces invisibles qui s'agitent autour d'eux, ils cherchent à se revêtir de l'armure des vérités éternelles. N'est-ce pas une obligation pour nous que d'aider à réaliser ces aspirations ? Certes, il y a place dans la Maçonnerie pour d'autres dépenses, mais le but réel de l'Ordre n'est pas la puissance numérique et le prestige dans le monde, ce n'est pas d'élever des édifices somptueux, ce n'est pas l'établissement de bilans excédentaires et les investissements immobiliers, si importantes que ces choses puissent paraître. Le plan de l'œuvre tracé sur le « tableau » de nos Loges, l'objectif que nos travaux doivent atteindre, hier, aujourd'hui et toujours, c'est de faire des Maçons, de construire le Temple de pierres vivantes. Tout le reste est vanité. »

— Le nº de décembre contient un trop court article sur le

symbolisme du serpent. D'après l'auteur, le collier de Vénérable, dans beaucoup de Loges du Canada, représente des serpents enroulés en cercle et entrelacés de façon à former une chaîne. Un tel ornement rappelle le collier de Grand-Maître et de Grand-Maître Provincial en Angleterre, mais ici il s'agit d'un serpent reproduit plusieurs fois, ou plutôt d'un *Ouroboros* replié sur lui-même de façon à rappeler à la fois l'« œuf de serpents » des anciens (*ovum anguinum* des Druides), symbole de l'« œuf du monde », et l'ornement islamique connu sous le nom de « nœud de Salomon ». L'auteur ne fait que signaler en passant l'importance du symbolisme du serpent dans les hauts grades, et en particulier dans celui de « Chevalier du Serpent d'airain ». — Un autre article, bien sommaire lui aussi, traite de l'arc-en-ciel, symbole essentiel d'une des principales annexes féminines de la Maçonnerie américaine, l'*Order of the Rainbow for Girls*. Mais l'auteur passe entièrement sous silence le rôle de l'arc-en-ciel dans le symbolisme du grade de *Royal Ark Mariners*. Il est vrai que ce *side degree* est beaucoup moins en honneur en Amérique qu'en Angleterre.

— Le nº de janvier 1952 reproduit une allocution, prononcée à une fête de la Saint-Jean d'hiver, sur les « patrons de la Maçonnerie ». L'auteur mentionne les quatre saints Couronnés, l'apôtre saint Thomas et la martyre sainte Barbe, qui furent choisis à cause de certains traits de leur histoire ou de leur « légende », et les deux saints Jean, dont la place privilégiée, et même suréminente, ne laisse pas que de l'étonner, parce que, dit-il, « ils n'ont aucun lien apparent avec l'art de construire ». Tout en rappelant que les fêtes de ces deux saints tombent aux solstices, dates sacrées pour les collèges d'artisans de l'ancienne Rome, il ne cache pas son embarras, et il se demande même si les deux festivités de l'Ordre ne commémoreraient pas tout simplement la fondation de la Grande Loge de Londres (24 juin 1717) et l'Union des Anciens avec les Modernes (27 décembre 1813). Pour ruiner une telle façon de voir, il suffit de rappeler que le 27 décembre était, bien avant 1813, une date marquante en Maçonnerie, à laquelle on fixait souvent les événements importants : installation du comte de Clermont comme Grand-Maître des Loges françaises le 27 décembre 1743, fondation de la Grande Loge des Provinces-Unies le 27 décembre 1756, fondation de la Grande Loge Nationale de tous les Francs-Maçons d'Allemagne le 27 décembre 1770 ; et en Angleterre même, le Grand-Maître n'était-il pas ordinairement élu à cette date pour l'année suivante ? Quant au 24 juin, l'auteur du discours le dit lui-même : « Des historiens maçonniques ont établi que la Saint-Jean-Baptiste fut célébrée par les Maçons longtemps avant que l'institution fût organisée comme elle l'est de nos jours. La Saint-Jean d'été fut en effet au Moyen Age la principale fête des Maçons. Aucun historien de l'Ordre, à notre connaissance, n'en a donné les raisons. On pourrait dire qu'il y a une sorte de « parallélisme » entre les deux saints Jean, l'Evangéliste qui a célébré la « Lumière qui luit dans les ténèbres », et le Pré-

curseur qui s'est désigné comme la « Voix qui crie dans le désert ». Mais ce qu'il y a d'essentiel à considérer, c'est les circonstances qui ont entouré la naissance du « plus grand parmi ceux qui sont nés de la femme ». Sa conception est annoncée dans le Temple à Zacharie, qui perd la parole à cause de son incrédulité. L'enfant naît. Huit jours après il est circoncis, et on veut l'appeler Zacharie, du nom de son père. La mère refuse, et, brisant vraisemblablement une longue tradition familiale, exige le nom de Jean. Le père est consulté par signes, et, renonçant à donner à ce fils si longtemps attendu son propre nom, il écrit sur des tablettes : « Jean est son nom ». A l'instant même, « sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia, et il parlait, bénissant Dieu ». (*Luc* I, 57-66). Cet événement marque le passage de l'ancienne loi à « une nouvelle et meilleure alliance », selon l'expression du grade maçonnique de Rose-Croix. Et Jean (c'est-à-dire la « grâce de Jah ») est un patron tout désigné pour ceux qui attendent que leur soit restituée la Parole perdue. Au Moyen Age, cet aspect du Précurseur, en tant que celui qui « rend la parole », était bien connu. Il y est fait abondamment allusion dans l'hymne *Ut queant laxis resonare fibris*, que Paul Diacre, guéri d'un mutisme soudain, composa pour les vêpres du Précurseur, hymne que l'on chante encore de nos jours, et à la première strophe duquel Gui d'Arezzo emprunta les noms des sept notes de la gamme. Dans le choix de Jean comme premier patron de la Maçonnerie se trouve aussi une leçon de patience, que l'on comprendra sans peine en méditant sur cette antienne de l'office du Baptiste : « D'une femme avancée en âge, et stérile, est né Jean, le Précurseur du Seigneur ».

— Le nº 11 d'*Ogam* (décembre 1950) débute par un article de Catarnos sur une hypothèse selon laquelle le lieu de l'assemblée annuelle des Druides, dont parle César dans ses *Commentaires*, et qu'il dit situé au centre de la Gaule, aurait été l'emplacement actuel de Saint-Benoît-sur-Loire (Loiret). On peut en effet penser que Chartres, que beaucoup d'auteurs ont considéré comme le lieu de cette assemblée, est situé trop loin du centre de la Gaule pour répondre à la définition de César. Maintenant, il est fort possible que Chartres et Saint-Benoît aient été tous deux des « lieux druidiques ». Chartres était la capitale des Carnutes, tribu dont le nom indique une certaine prééminence (cf. R. Guénon, « Le symbolisme des Cornes », in *E. T.* de novembre 1936). Quant à Saint-Benoît-sur-Loire, c'est le lieu où repose encore aujourd'hui le corps du « patriarche des moines d'Occident », et l'on sait que beaucoup de monastères de l'Ordre bénédictin se sont fixés sur l'emplacement d'anciens sanctuaires celtiques (cf. R. Guénon, « La Terre du Soleil », in *E. T.* de janvier 1936, p. 33 et note 2). Nous tenons à reproduire la note suivante de l'article de Catarnos, qui donne l'explication d'un fait souvent constaté dans les édifices religieux : « On sait que le réemploi de quelques-unes des pierres d'un édifice sacré précédent est de règle pour le maçon traditionnel : il affirme ainsi le lien et la

continuité entre les deux constructions, lesquelles sont l'une et l'autre la « demeure » de l'influence spirituelle appelée par les conditions de lieu qui n'ont pas changé. » — Dans le même nº, on a eu la bonne idée de donner un résumé très détaillé (et accompagné de notes explicatives) de l'article de Joseph Loth sur « L'Omphalos chez les Celtes », paru en 1915 dans la *Revue des Etudes Anciennes*, et que René Guénon a utilisé dans le chapitre IX du *Roi du Monde*.

DENYS ROMAN

Le Gérant : PAUL CHACORNAC.

363. — Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 11-52